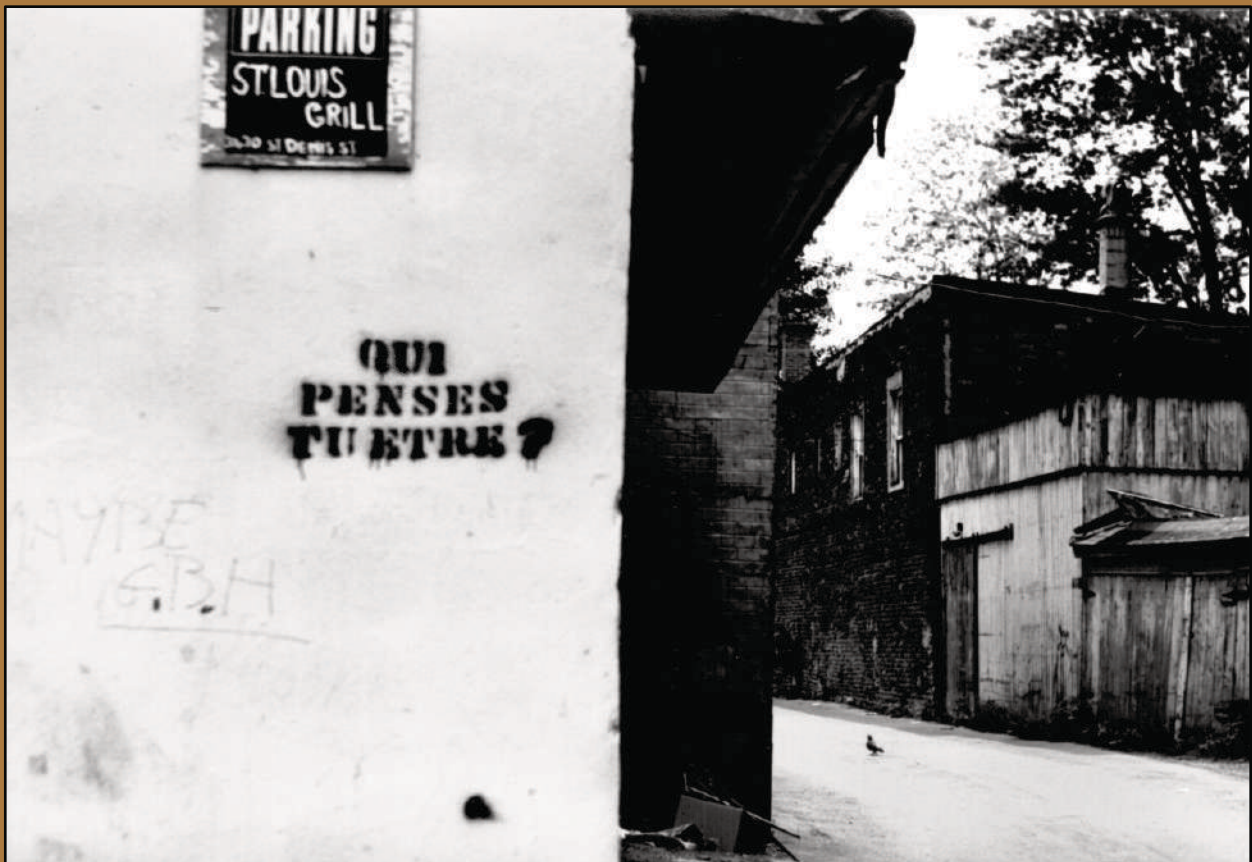


Raymond Corriveau

Le graffiti, est-ce bien
la communication anonyme ?



Profondeur de champ

Titre: Le graffiti, est-ce bien la communication anonyme ?

Éditeur : Profondeur de champ

Photographies : Raymond Corriveau

Textes : Raymond Corriveau, Conception graphique : Raymond Corriveau

Typographie : IMB électrique et continuité avec Book Antiqua

Révision linguistique : Pierre Marchildon

Traduction : Aucune

Impression : *Le graffiti, est-ce bien la communication anonyme ?* Est une publication numérique.

Première Édition

Dépôt légal :

Bibliothèques et Archives nationales du Québec

Bibliothèques et Archives Canada

ISBN : 978-2-9812943-5-7



© Les éditions de la profondeur de champ

© Raymond Corriveau, Photographies

NEQ

ISNI: 0000 0001 1932 8944

www.raymondcorriveau.wordpress.com

raycoro@me.com

28 janvier 2022

Saint-Boniface,

Québec (Canada)

124 pages numériques



Libre accès n'est pas libre de droits

Le graffiti, est-ce bien
la communication anonyme ?

Avant-propos

Ce travail a été réalisé au cours des années 1984-85, dans le cadre de travaux préliminaires à l'obtention de mon Ph.D. à l'université McGill. Je l'ai revisité lorsque j'ai accompagné une amie dans la réalisation d'un ouvrage sur des photos qu'elle a prises à grands risques dans les ruines de l'usine Belgo de Shawinigan, lieu emblématique de la décadence industrielle. Avec une certaine surprise, j'ai apprécié ce que j'avais écrit et comment c'était écrit. Articulée sur des images d'une esthétique inégale, mais orientée sur le texte, ma réflexion théorique a évolué, ou plutôt s'est étoffée au fil des années grâce à des auteurs lumineux comme Hegel, Fossaert, et plus récemment Éric Neveu, notamment. J'ose croire que cela transparaîtrait dans mon analyse détaillée des images. À ce sujet, je pense qu'une étape de dénotation aurait été utile afin d'améliorer le sens partagé. Mais, un puissant dénominateur commun perdure depuis toutes ces années et transparaît nettement dans ce travail retrouvé, celui de ne pas considérer les phénomènes sociaux comme des particules de réalité, étrangères les unes des autres. Au contraire, avant comme maintenant, je cherche toujours à lutter contre cette fragmentation du réel pour mieux saisir le principe de totalité qui l'engendre. Lukacs et plus tard Goldmann cherchaient cette lecture d'ensemble dans l'établissement du sujet transindividuel. Dans cet effort pour reconstruire un réel qui produit du sens, le graffiti pourrait sembler « insignifiant ». Mais, si on lui porte attention, on pourrait s'apercevoir qu'il challenge le discours dominant et qu'il peut révéler une parole d'opposition qui ne trouve pas sa place dans l'espace public. Le titre à lui seul met la table à la réflexion théorique. Quant à la réponse...

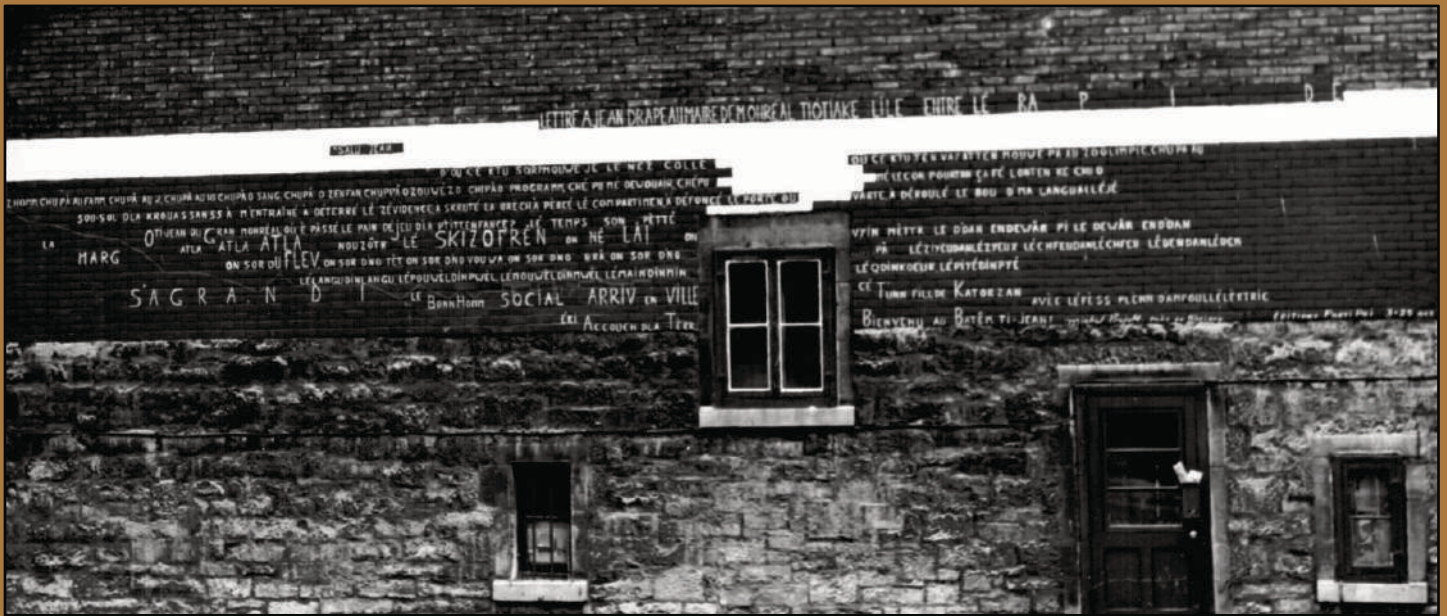


TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	3
BIBLIOGRAPHIE	
Volumes	8
Périodiques	10
Ouvrages de référence	14
INTRODUCTION	15
CHAPITRE I	23
Le caractère génétique du graffito	
CHAPITRE II	45
La description du corpus	
CHAPITRE III	62
La quête d'une structure et son explication	
CONCLUSION	76
ANNEXE	80
Analyse détaillé	

..Je ferai comme celui qui par pauvreté vient le dernier à la foire et achète les choses déjà vues et dessinées par les autres.

Léonard De Vincil

Une histoire populaire raconte qu'une tonne de bois aurait disparu de l'entrepôt d'une prison. Fouillant de fond en comble le pénitencier, les surveillants n'ont jamais réussi à retrouver le bois dérobé. L'anecdote suggère en guise de dénouement que chacun des milliers de prisonniers en aurait pris une petite partie. En persistant à chercher une tonne de matière ligneuse, les gardiens se seraient tout simplement empêchés de trouver la solution à leur problème.

Nous n'avons jamais pu vérifier la véracité de cette histoire. Cependant, elle suscite notre intérêt du fait que, par analogie, elle illustre que l'éparpillement d'un phénomène en rend la prise de conscience plus difficile. C'est souvent le cas des graffiti, le sujet de notre recherche. Éparpillés dans l'espace, les graffiti se trouvent également dispersés dans le temps, comme l'indique notre texte d'introduction.

NOTES DE L'AVANT-PROPOS

- 1) Léonard De Vinci cité dans Brassai, "Le langage du mur", Mercure de France, vol. 343, No 1180, (Déc. 1961), pp. 577.
- 2) Hebert Kohl raconte une histoire similaire dans: Golden Boy as Anthony Cool: A Photo Essay on Naming and Graffiti, New York, Dial Press, 1972, 177 p.

BIBLIOGRAPHIE

VOLUMES

- Abel, Ernest & Buckley, Barbara E. The Hand writing on the Wall: Toward a Sociology & Psychology of Graffiti, West Port, Greenwood Press, 1977, 156 p.
- Blondel, Roger. Les graffiti, Paris, Lattes, 1975, 317 p.
- Castleman, Craig Alfred. Getting Up: Subway Graffiti in New York, (thèse), Columbia University Teachers College, 1980, 454 p.
- Castleman, Craig. Getting Up: Subway Graffiti in New York, MIT Press, 1982, 164 p.
- Cianflone, Geppina & Ciampicacigli, Fanca, M. Graffiti Italiani, Messina-Firenze, Casa Editrice G. D'Anna, 1977, 127 p.
- Cirici, Alexandre & Barcelo, Pau. Murals Per La Libertat, Barcelona, Publications De L'Abadia de Montserrat, 1977, 105 p.
- Dogancay, Burhan & Centre de Création Industrielle. Les murs murmurent, ils crient, ils chantent, Paris: Centre Georges Pompidou, 1982, 55 p.
- Freeman, Richard. Graffiti, London, Hutchinson, 1966, 168 p.
- Kohl, Hebert R. Golden Boy as Anthony Cool: A Photo Essay on Naming and Graffiti, New York, Dial Press, 1972, 177 p.
- Kurlansky, Mervyn., Mailer, Norman., Naar, Jon. Graffiti de New York, Paris, Société Nouvelle des éditions du chêne, 1974.
- Museum of Modern Art, San Francisco. Aesthetics of Graffiti, San Francisco, 1978.
- McClean, William. Contribution à l'étude de l'iconographie populaire de l'érotisme: recherche sur les bandes dessinées et photo-histoires de langue française dites pour adultes et sur les graffiti de Paris et de ses alentours, Paris, G.-P., Maisonneuve et Larose, 1970, 200 p.
- Reisner, Robert, G. Graffiti: Two Thousand Years of Wall Writing, New York, Cowles Book Co., 1971, 204 p.

BIBLIOGRAPHIE

PÉRIODIQUES

- Ahmed, S.M.S. "Graffiti of Canadian High-School Students", Psychological Reports, vol. 49, no 2, (1981), pp. 559-562.
- Alexander, Bob. "Male and Female Rest Room Graffiti", Maledicta, vol. 2, nos 1-2, (summer-winter 1978), pp. 42-59.
- Bates, J.A. & Martin, M. "The Thematic Content of Graffiti as a Nonreactive Indicator of Male and Female Attitudes", Journal of Sex Research, vol. 16, no 4, (1980), pp. 300-315.
- Beck, J.P. "Graffiti - The Vulgar Blackboards Wit", English Journal, vol. 71, no 3, (1982), pp. 73-74.
- Brassai. "Le langage du mur", Mercure de France, vol. 343, no 1180, (déc. 1961), pp. 577-581.
- Bratley, C. "Boston's Graffiti Board", American City, vol. 86, (avril 1971), p. 138.
- Braudillard, Jean JR. "I Graffiti di New York, Ovvero l'Insurrezione Attraverso I Segni", La Critica Sociologica, vol. 29, (Spr. 1974), pp. 148-150.
- Brown, Waln, K. "Graffiti, Identity and the Delinquent Gang", International Journal of Offender Therapy and Comparative Criminology, vol. 22, 1, (1978), pp. 46-48.
- Bruner, Edward, M., SenKelso, Jane, Paigesen. "Gender Differences in Graffiti: A Semiotic Perspective", Women's Studies International Quarterly, vol. 3, 2-3, (1980), pp. 239-252.
- Buser, M.M., Ferreira, F. "Models and Frequency and Content of Graffiti", Perceptual and Motor Skills, vol. 51, no 2, (1980), p. 582.
- Collins, Thomas, B. & Batzle, Paul. "Method of Increasing Graffito Responses", Perceptual & Motor Skills, vol. 31 (3), (déc. 1970), pp. 733-734.
- Copley, F.O. "Paraclausithyron from Pompeii: A Study of C.I.L., IV", American Journal of Philology, vol. 60, (July 1939), pp. 333-349.
- D'Angelo, F.L. "Fools' Names and Fools' Faces are always Seen in Public Places: A Study of Graffiti", Journal of Popular Culture, vol. 10, (Summer 1976), pp. 102-109.
- Durieux, M.L. "Graffiti: Définition, évolution au cours des âges, (plusieurs exemples et significations), Science et avenir, no 36, (août 1972), pp. 638-45.
- Farr, Jo-Ann., Gordon, Carol. "A Partial Replication of Kinsey's Graffiti Study", Journal of Sex Research, vol. 11, 2, (May 1975), pp. 158-162.
- Feiner, J.S., Klein, S.M. "Graffiti Talk", Social Policy, vol. 12, no 3, (1982), pp. 47-53.
- Glazer, Nathan. "On Subway Graffiti in New York", The Public Interest, vol. 54, (Winter 1979), pp. 3-11.
- Gonos, G. and Others. "Anonymous Expression: A Structural Lieu of Graffiti", Journal of American Folklore, vol. 89, (Jan. 76), pp. 40-48.
- Jefferson, Roland, S. "Black Graffiti: Image and Implications", Black Scholar, vol. 7 (5), (Jan-Feb. 1976), pp. 11-19.

- Jorgenson, Dale, O. & Lange, Charles. "Graffiti Content as an Index of Political Interest", Perceptual & Motor Skills, vol. 40 (2), (Apr. 1975), pp. 616-618.
- Jorgenson, D. O., Guardabascio, P., Higginson, C., Sutton, D., Watkins, J. "Contents of Graffiti and Bumper Stickers as Measures of Political-Behavior", Perceptual and Motor Skills, vol. 45, no 2, (1977), p. 630.
- Keerdoya, E. "Ludway Graffiti going to The Dogs", News Week, vol. 101, (Jan. 1983), p. 24.
- Landy, Eugene, E. & Steele, John, M. "Graffiti as a Function of Building Utilization", Perceptual & Motor Skills, vol. 25 (3), (1967), pp. 711-12.
- Leon, Carlos, Hector. "Le muralisme chilien: communication et art populaire", Communication information, vol. 4, no 2, (hiver 1982), pp. 7-18.
- Ley, D. and Cybriwsky, R. "Urban Graffiti as Territorial Markers", Association of American Geographers Annals, vol. 64, (Dec. 1974), pp. 491-505.
- Loewenstine, Harold, V., Ponticos, George, D., Paludi, Michele, A. "Sex Differences in Graffiti as a Communication Style", Journal of Social Psychology, vol. 117 (2), (Aut. 1982), pp. 307-08.
- Lomas, Harvey, D. "Graffiti some Observations and Speculations", Psychoanalytic Review, vol. 60 (1), (Spr. 1973), pp. 71-89.
- Lomas, Harvey, D. "Graffiti: Some Clinical Observations", Psychoanalytic Review, vol. 63 (3), (Feb. 1976), pp. 451-457.
- Lomas, H. D. "Graffiti: Additional Clinical Observations", Psychoanal. Rev., (U.S.A.), vol. 67, no 1, (1980), pp. 139-142.
- Macioti, M.I., Damato, M. "I Graffiti Dell'Universita", La Critica Sociologica, vol. 41, (Springs 1977), pp. 122-151.
- Mailer, N. "Présentation d'un mode d'expression étrange; les graffiti New Yorkais", Réalités, no 344, (Sept. 74), pp. 64-71.
- Matarasso, Michel. "Lecture seconde de Nice; murs-façades-placards-publicitaires", Communication, no 17, (1971), pp. 158-166.
- Nadelman, C. "Graffiti is a Thing that's Kind of Hard to Explain", (New York City), Art News, vol. 81, (October 82), pp. 76-8.
- Nilsen, D.L.F. "Grammar of Graffiti", American Speech, vol. 55, (Feb. 1980), pp. 234-239.
- Peretti, P.O., Carter, R., McClinton, B. "Bathroom Graffiti as Outward Manifestations of Adolescent Personality", Psychological Studies, vol. 22, no 1, (1977), pp. 45-54.
- Porquerol, Elisabeth. "Ce qui est écrit: signification des graffiti depuis l'âge des cavernes", Nouvelle revue française, no 193, (Janv. 1969), pp. 106-109.
- Read, Allen, W. "Classic American Graffiti: Lexical Evidence from Folk Epigraphy in Western North America", Maledicta, (1977), pp. 83-.

- Reich, W., Buss, R., Fein, E., Kurtz, T. "Notes on Womens Graffiti", Journal of American Folklore, vol. 90, no 356, (1977), pp. 188-191.
- Rhyne, Linda, D. & Ullmann, Leonard, P. "Graffiti: A Nonreactive Measure", Psychological Record, vol. 22 (2), (Spr. 1972), pp. 255-258.
- Romotsky, Sally & Romotsky, L. "Placas and Murals", Arts in Society, vol. 11, (Sum.-Feb. 1974), pp. 286-299.
- Rudin, Lawrence, A. & Harless, Marion, D. "Graffiti and Building use: The 1968 Election", Psychological Reports, vol. 27 (2), (1970), pp. 517-518.
- Sechrest, Lee & Flores, Luis. "Homosexuality in the Phillippines and the United States: The Handwriting on the Wall", Journal of Social Psychology, vol. 79 (1), (1969), pp. 3-12.
- Sechrest, Lee & Olson, A. Kenneth. "Graffiti in Four Types of Institutions of Higher Education", Journal of Sex Research, vol. 7, 1, (Feb. 1971), pp. 62-71.
- Solomon, Henry & Yager, Howard. "Authoritarianism and Graffiti", Journal of Social Psychology, vol. 97 (1), (Oct. 1975), pp. 149-150.
- Stern, C.S. and Stock, R.W. "Graffiti: The Plague Years (New York City Subways)", New York Times Magazine, (19 oct. 1980), p. 44.
- Stocker, T.L. and Others. "Social Analysis of Graffiti", Journal of American Folklore, vol. 85, (Août 1972), pp. 356-366.
- Somme, R. "People's Art", Natural History, vol. 80, (Feb. 1971), pp. 40-45.
- Spann, S. "Hand Writing on the Wall: Use in Poetry Study", English Journal, vol. 82, (1973), pp. 1163-1165.
- Vialou, D. "Les images préhistoriques", La recherche, vol. 14, no 144, (mai 1983), pp. 586-597.
- Tzonis, Alexander & Lefaivre, Liliane. "Les espaces de communication dans la société moderne", Cultures, vol. 5, no 4, (1979), pp. 121-133.
- Wales, Elizabeth & Brewer, Barbara. "Graffiti in the 1970's", Journal of Social Psychology, vol. 99 (1), (Jun 1976), pp. 115-123.
- Walker, L.C. "Message from the Maya; Tikal, Guatémala", Americas, vol. 17, (Oct. 1965), pp. 15-19.
- Walker, R.L. "Kilroy was Here, A History of Scribbling in Ancient and Modern Times", Hobbies, vol. 73, (July 1968), p. 98.
- Wills, G. "Special Issue - Business School Graffiti", European Journal of Marketing, vol. 12, no 1, (1978), pp. 1-135.
- Winlock, H.E. "Graffiti of the Priesthood of the Eleventh Dynasty Temples at Thebes", American Journal of Semitic Languages and Literatures, vol. 58, (Ap. 1941), pp. 146-168.
- Woodhead, A.G. "Athenian Agora "21" Graffiti and Dipinti", American Journal of Archaeology, vol. 82, no 1, (1978), pp. 128-129.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

- Barthes, Roland, "La rhétorique de l'image", Communication No 4, (1964), pp. 40-51.
- Goldmann, Lucien. Sciences humaines et philosophie, Paris, Denoël/Gonthier, 1966, 168 p.
- Goldmann, Lucien. La création culturelle dans la société moderne, Paris, Denoël/Gonthier, 1971, 185 p.
- Lefebvre, Henri. L'idéologie structuralisme, Paris, Points: Anthropos, 1971, 191 p.
- Lefebvre, Henri. Le droit à la ville, Paris, Anthropos, 1968-72, 271 p.
- Ramognino, Nicole. "Pour une approche dialectique en sociologie", Sociologie et société, vol. 14, no 1, (avril 1982), pp. 81-95.



INTRODUCTION

La Bible nous raconte que le roi Balthazar donna jadis un somptueux festin pour ses seigneurs. Ce fut un bien grand festin, vases d'or et d'argent remplis de vin, concubines et danseuses, bref une réception à la morale "douteuse". Il se produisit alors un phénomène étrange:

Soudain apparurent des doigts de main humaine qui se mirent à écrire, derrière le lampadaire, sur le plâtre du mur du palais royal, et le roi vit la paume de la main qui écrivait.¹

Fort inquiet de la chose, Balthazar s'enquit auprès des sages de la cour pour découvrir la signification de ce message mais nul ne put l'en informer. C'est alors que Daniel le Prophète lui apprit que Dieu avait jugé de ses actes et qu'il allait perdre son royaume. Les Écritures racontent que cette nuit-là, Balthazar fut tué et son royaume démantelé.

Nous pouvons établir plus d'un rapprochement entre ce passage biblique et la problématique qui nous intéresse. Tout d'abord, nous remarquons à quel point le phénomène des écritures murales se trouve profondément ancré dans le temps, puisque déjà le livre de Daniel en fait mention. D'autre part, l'anonymat de la main retient notre attention. Nous partageons également le questionnement de Balthazar, comme lui nous nous interrogeons sur le potentiel du graffiti face aux événements futurs. Notons la coïncidence entre la présence de graffiti en période révolutionnaire et la chute de Balthazar. Pour faire la lumière sur le sujet, nous ne pourrions hélas profiter de la sagesse du prophète Daniel...

Notre recherche a donc constitué un corpus d'une cinquantaine d'images photographiques prises entre octobre 1982 et août 1983, portant toutes sur le graffiti. Nous avons étudié les écritures inscrites sur les murs extérieurs de nos villes, celles qui font partie du paysage urbain. De ce groupe, nous n'avons ni compilé, ni étudié les messages de ralliement. Cette restriction s'avérerait pertinente parce que la logique qui sous-tend le slogan ou le cri de ralliement est une logique identifiable. Sans porter de jugement sur la valeur ou la nécessité de cette sollicitation parallèle, nous l'écartons de notre étude parce que ces gestes d'écriture opèrent selon des critères connus: ceux de la mobilisation de masse. Nous y reviendrons lors de la description du corpus.

Ce qui nous intéresse relève d'un autre ordre, nous nous arrêtons même à ceux qui posent le geste de l'écriture publique pour APPAREMMENT ne rien dire. De toute

évidence, ils véhiculent une signification, ne serait-elle que gestuelle. Si l'écriture murale se trouve marginale dans son exécution, nous devons nous rappeler que son public demeure fort respectable et que les problèmes théoriques qu'elle soulève le sont tout autant.

Avant d'aborder l'épineuse question de la méthode appropriée pour dégager de ce phénomène le maximum de signification possible, il convient d'effectuer une dernière remarque relative à la mécanique qui nous permet d'enregistrer nos informations afin d'en faire l'analyse: la photographie. Cette question à elle seule peut susciter une réflexion digne d'une thèse de doctorat. Toutefois, dans le cas présent, il ne s'agit pas pour nous de déterminer si l'image photographique peut gérer la signification de l'icône, d'en faire l'économie. Dans ce cas-ci en effet, le débat est évacué du fait qu'une partie de la signification se trouve déjà inscrite grâce aux codes du langage. La photographie ne sert donc qu'à l'enregistrement des inscriptions. L'image photographique fait alors office de mémoire. Il ne faudrait cependant pas croire à l'entière objectivité de la mémoire photographique. L'interférence ne dépend pas du support comme tel, mais bien de son processus d'enregistrement: de l'intervention du photographe sélectionnant une certaine réalité. Le choix de l'exposition, du cadrage, de l'angle, de la focale, tout cela intervient et modifie la perception des faits. Cette réalité, nous avons voulu lui procurer le maximum de contexte en fournissant le plus d'informations possible concernant le processus d'enregistrement. Le lecteur pourra lui-même évaluer l'écart entre les écritures murales et leurs représentations photographiques. Le choix de la pellicule, de la focale et les indications relatives à l'impression de l'image deviennent donc parties prenantes de l'analyse.

Mais il reste tout de même la question du cadrage. Devant le choix infini qui se présente au photographe, comment détacher une règle qui puisse régir le contexte? Comment définir un ordre sémantique? Faut-il ne cadrer que le message linguistique? Faut-il au contraire inclure le mur, la rue?

La question du cadrage photographique nous place devant une subjectivité difficile à régir. Vouloir nier cette subjectivité ne serait que violence inutile d'où aucune forme d'autorité ne pourrait émerger, ni encore moins se maintenir. Plus encore, ce constat doit alimenter la réflexion et faire prendre conscience jusqu'à quel point le chercheur ne peut prétendre à la neutralité, qu'il doit admettre qu'il fait partie intégrante de son objet. Toute cette matière aura un impact méthodologique certain; comment en effet une discussion rationnelle (nécessaire à la science de la communication) peut-elle s'organiser à partir de tels paramètres?

En terminant, mentionnons que les recherches bibliographiques ont bénéficié de l'aide du service informatique de la bibliothèque McLennan et du système Badadug du réseau de l'Université du Québec.

Notre travail consiste donc à aborder ce corpus photographique et à en dégager le maximum de signification. Bien que les points de saisies (le texte des graffiti et le contexte photographique) demeurent identifiables, nous nous retrouvons toujours dans une certaine impasse. Si Barthes² parlait de "faits anthropologiques mats" en définissant la photographie, notre tâche consiste à les faire "reluire". La question de la subjectivité du chercheur refait alors surface. Cette fois ce n'est plus au sujet du cadrage mais bien de l'interprétation et de la classification des images de graffiti. Le vaste malaise de la subjectivité de l'auteur sur les données de la recherche se résume à une question qui nous semble centrale: celle de la scientificité de la connotation. Comme nous le voyons, cette question dépasse le cadre de la méthode. En cherchant la solution à ce problème, nous avons trouvé beaucoup plus: nous avons découvert l'oeuvre de Lucien Goldmann.

En étudiant l'oeuvre de Goldmann, nous avons réussi à recadrer toute la question de la connotation. Goldmann nous enseigne à opérer une distinction essentielle entre les sciences physico-chimiques et les sciences humaines. Les premières portent en effet sur des faits extérieurs aux hommes, où l'on peut observer de façon détachée l'effet de l'intervention humaine. Dans le cas des sciences humaines par contre, il en va tout autrement. La distance entre le chercheur et l'effet de son action sur un autre monde n'existe plus, puisqu'il s'agit de l'univers même du chercheur. Nous ne pouvons donc plus nous pencher sur l'effet de l'action, nous en détacher, puisque le recul n'est plus possible. C'est sur l'action elle-même qu'il nous faut nous interroger, sur l'évolution de cette action. Goldmann en tire deux conséquences, dont la première s'énonce ainsi:

Le processus de la connaissance scientifique étant lui-même un fait humain, historique et social, cela implique, lorsqu'il s'agit d'étudier la vie humaine, l'identité partielle entre le sujet et l'objet de la connaissance. C'est pourquoi le problème de l'objectivité se pose tout autrement en sciences humaines...³

Pour nous la situation s'éclaircit. Il n'importe plus de connaître la scientificité de tel ou tel acte connotatif. La remise en cause réelle porte en fait sur le geste

même de la connotation. La connotation, à tout le moins dans notre esprit, opère un détachement, une distinction entre le sujet et l'objet de la connaissance. La séparation analytique, i.e. la connotation objective et scientifique, est impossible, elle ne risque que de fournir une interprétation qui aura pour effet de remplacer le contenu. Le geste photographique, en un sens, nous avait déjà mis en garde. En sciences humaines donc le chercheur fait partie intégrante de son objet. Beaucoup plus qu'une option méthodologique, le constat de Goldmann devient une affirmation théorique.

La seconde conséquence mise à jour par Goldmann aura aussi une forte incidence sur la méthode:

C'est pourquoi le chercheur doit toujours s'efforcer de retrouver la réalité totale et concrète, même s'il sait ne pouvoir y parvenir que d'une manière partielle et limitée, et, pour cela, intégrer, dans l'étude des faits sociaux, l'histoire des théories sur ces faits et, d'autre part, lier l'étude des faits de conscience à leur localisation historique et à leur infrastructure économique et sociale.⁴

Parti d'une question sans issue, Goldmann nous met en position d'articuler une hypothèse de travail. En effet, il élabore ici les grandes lignes de son modèle dialectique: le structuralisme génétique.

Approfondissons donc ce dernier passage. En insistant d'abord sur le caractère de totalité, le structuralisme génétique s'appuie toujours sur une étude historique des faits humains et des doctrines. Le présent se perçoit dans une relation contradictoire mais nécessaire avec le passé. De là l'essence dialectique de cette approche, de là également le terme "génétique" pour qualifier la structure. Cette structure, toutefois, il ne la plaque pas sur un phénomène social. Le structuralisme génétique propose que les classes sociales constituent le support, la clef de voûte pour la compréhension de la réalité sociale et de l'activité intellectuelle. Pour parvenir à bien saisir les lois qui régissent la structure, Goldmann nous propose d'étudier les déterminismes économiques, le rôle des classes sociales et leurs consciences possibles. L'immense contribution de ce philosophe nous aura permis de mieux comprendre la problématique relative aux jugements de valeur. Goldmann nous aura appris jusqu'à quel point la pensée subit de profondes influences sociales. Il nous prévient que ces influences ne

sont pas toujours explicites. Sans les éliminer, notre tâche consiste à les rendre conscientes. On comprend alors aisément pourquoi il insiste sur la nécessité d'intégrer une histoire des doctrines à toutes nos recherches.

Toute cette explication théorique et son corollaire méthodologique ne risquent-ils pas de nous éloigner hors de notre propos? Comment aborder cette cinquantaine d'images, comment les intégrer aux propositions de Goldmann? Encore une fois, ce dernier, vu sa grande préoccupation socio-historique, aura avant nous abordé les problèmes de cet ordre et spécialement dans leur dimension culturelle. Ainsi, un autre concept entre en jeu: celui au sujet transindividuel. Sans aller dans le détail pour l'instant, disons rapidement que le sujet transindividuel ne connaît pas de limitation de nombre: des millions de gens peuvent en faire partie, de façon consciente ou non. Le concept du sujet transindividuel fait appel avant tout à l'analyse du "caractère structuré de tout comportement intellectuel, affectif ou pratique de ce sujet".⁵

Ce caractère structuré se mesurera évidemment selon l'orientation proposée par le structuralisme génétique. Armé de ce dernier concept, nous pouvons maintenant formuler une hypothèse de travail définitive. Prenant notre corpus photographique comme un sujet transindividuel, nous devons identifier sa structure, et, si nous y parvenons, tenter de l'expliquer adéquatement.

De cette façon, nous croyons en effet pouvoir répondre aux questions qui nous préoccupaient au début de cette introduction. Nous toucherons à la dimension historique puisque le sujet transindividuel soulève le problème de l'anonymat. La quête de structure abordera elle, le sujet du graffiti comme indicateur du futur. En empruntant la démarche de Goldmann cependant, il y a fort à parier que la puissance de sa grille d'analyse nous transporte au-delà de notre propre questionnement.

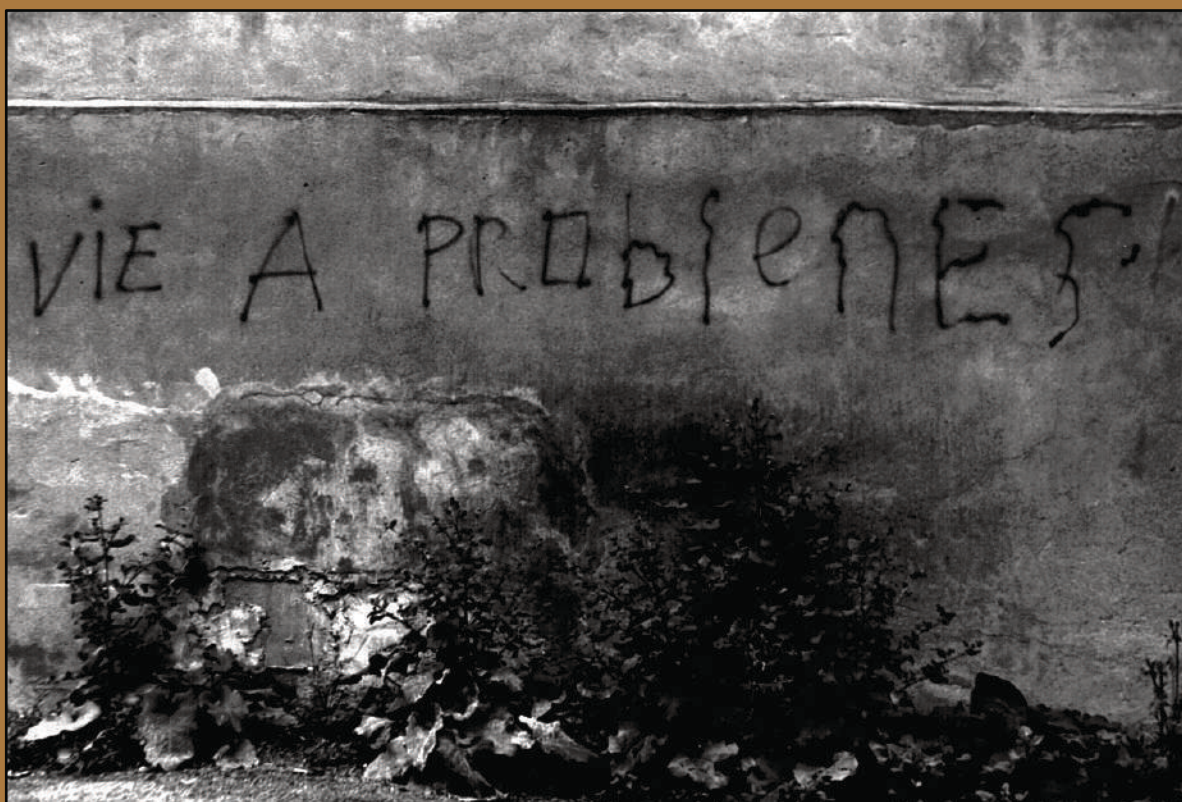
Goldmann nous propose de tenir le pari de la totalité. Par le concept du sujet transindividuel et sa solide assise théorique, nous voudrions tenir ce pari dans le domaine des phénomènes relatifs à la communication. Nous voudrions en effet laisser de côté certaines approches où nous ne nous sentons plus très à l'aise. L'analyse basée sur l'interaction entre individus ignore souvent les paramètres sociaux et historiques. Les structuralistes abandonnent l'homme et son existence. En nous imprégnant de la démarche de Goldmann, nous comptons aborder toute la dimension du phénomène de la communication. Nous étudierons le graffiti d'un être humain bien sûr, mais dans son éclatement social.

Par l'approfondissement de la notion de conscience possible, nous espérons également atteindre un autre objectif. Ce sujet transindividuel, nous aimerions savoir comment il parvient à s'inscrire dans un autre concept: celui de l'hégémonie culturelle, formulé par Antonio Gramsci. Ce pouvoir hégémonique, lorsqu'il est aux mains de la bourgeoisie, se trouve en lien direct avec la notion de conscience possible. Nous souhaiterions faire travailler les deux concepts côte à côte. Cette dernière préoccupation ne pourra hélas faire partie du cadre de cette recherche, puisque nous avons déjà outrepassé ses contraintes académiques.

Fidèle donc à la logique de Goldman, le premier chapitre s'efforcera d'étudier le caractère génétique du graffiti. Le chapitre suivant, quant à lui, ne porte que sur la mise en contexte du corpus photographique. Le tout se termine par la quête d'une structure et la tentative de l'expliquer. De cet effort nous espérons pouvoir tirer quelques conclusions quant à notre corpus photographique, abordé sous l'angle d'un sujet transindividuel.

NOTES DE L'INTRODUCTION

- 1) École biblique de Jérusalem, La sainte bible, Paris, Les Éditions du cerf, 1961 pp. 1197-1198. "Les livres prophétiques de Daniel, cinquième épisode de la vie de Daniel: Le festin de Balthazar".
- 2) Roland Barthes, "La rhétorique de l'image", Communication No. 4, (1964), p. 47.
- 3) Lucien Goldmann, Sciences humaines et philosophies, Paris, Denoël/Gonthier, 1966, p. 33.
- 4) Ibidem, p. 44.
- 5) Ibidem, p. 152.



CHAPITRE I

LE CARACTÈRE GÉNÉTIQUE DU GRAFFITO

L'insistance de Goldmann face à la notion de totalité liée à l'activité humaine vise à prendre en considération le caractère historique du comportement des hommes. Nous l'avons vu, l'une des toutes premières étapes du structuralisme génétique consiste à identifier et analyser les liens indissociables entre l'histoire des faits économiques et sociaux et l'histoire des idées. Goldmann définit d'ailleurs en ces termes les grands paramètres d'une étude génétique:

L'étude génétique d'un fait humain implique toujours et dans la même mesure son histoire matérielle et l'histoire des doctrines le concernant.¹

Dans ce premier chapitre, nous tenterons donc d'abord d'explorer l'histoire matérielle du graffiti, celle qui étudie l'évolution des aspects visibles, palpables du phénomène. Par la suite, nous tenterons d'explorer l'histoire des doctrines concernant les graffiti.

L'histoire matérielle

Il n'existe qu'un nombre très restreint d'auteurs qui ont abordé de façon spécifique l'histoire matérielle des graffiti. Cette situation s'explique aisément. Diverses difficultés rendent en effet ce travail très ardu. En premier lieu, il y a le problème de la conservation des documents. Il n'existe que peu d'endroits où les graffiti résistent aux avatars du temps. Les inscriptions d'Herculanum et de Pompei, celles des catacombes et de la Tour de Londres comptent parmi les rares exceptions. Restif de la Bretonne avait sans doute saisi l'importance du problème. Aussi inscrivait-il dans un carnet les graffiti qu'il effectuait sous les ponts de Paris. Il transcrivit plus tard ses notes dans un livre². De nos jours, la mémoire photographique, sans solutionner entièrement le problème de la conservation, puisque le temps continue toujours son oeuvre, permet tout de même de contourner adéquatement cette difficulté. Les superbes images des événements de Mai 68 en font foi. Mais plus nous reculons dans le temps, moins il est possible de passer outre à cette difficulté.

À ce premier problème vient s'en ajouter un second: la mise en contexte. Il faut admettre que la découverte d'une inscription dans le désert égyptien sur les falaises du Shatt er Rigal³ ne nous informe guère. Dans ce cas-ci, les graffiti ont résisté à l'usure des années. Mais même en déchiffrant péniblement certaines significations, même en parvenant à traduire les inscriptions, nous ignorons encore totalement à quoi le graffiti fait référence. Nous ignorons le contexte social, par exemple. S'agissait-il

d'une monarchie? Tolérante ou cruelle? Ces falaises avaient-elles une fonction religieuse, étaient-elles investies d'une valeur sacrée? La population qui y vivait était-elle nomade? De quelle façon échangeait-on les biens matériels? Même le contexte géo-climatique pourrait avoir eu une certaine importance. Les inscriptions constituaient-elles une réaction à un cataclysme, climatique ou autre? Bref, sans ces informations, il devient très difficile de rendre opératoire toute forme de recherche.

Enfin, notre revue de la littérature concernant l'histoire du graffiti nous révèle une troisième difficulté. Celle-ci, bien que pas très distante de la seconde, se manifeste cependant à un tout autre niveau. Il s'agit du caractère limitatif des études historiques. Ce jugement, nous prenons bien garde de ne pas le faire de façon hautaine, connaissant maintenant le degré de difficulté que représente une telle réalisation. Mais tout en constatant la complexité qu'il y a à établir l'histoire des graffiti, nous devons admettre que son absence fait obstacle.

Nous n'avons pas porté ce jugement au sujet des études historiques sur la seule base de nos propres valeurs. Nous avons en effet fouillé et analysé la notion d'histoire que d'autres ont formulée avant nous, notamment Henri Lefebvre.

Quant aux historiens, il est délicat d'intervenir sur leur domaine, de leur donner des leçons de méthode et de doctrine. Qu'il soit cependant permis de remarquer combien ils restent pris dans des discussions théoriques qui eurent leur raison et leur fécondité, mais qui se prolongent sur l'événementiel et l'institutionnel.

Comment en sortir? La pensée marxiste, qui sort elle-même et non sans peine, d'une crise profonde, propose une voie qui n'a pas été prise avec la hardiesse indispensable: dialectisation de l'histoire, étude historique de la praxis et de ses contradictions, en y incluant évidemment les luttes de classes, les conflits des peuples et des nations.⁴

Cette longue citation nous incite à formuler quelques remarques. Nous observons tout d'abord la prudence d'Henri Lefebvre envers le travail des historiens. Cependant, ce qui nous frappe surtout, c'est la nécessité qu'il voit d'appuyer l'étude historique sur un ensemble de facteurs. Mais, pouvons-nous alors nous demander, cette approche n'élimine-t-elle pas les études spécifiques comme celle qui nous concerne? Nous ne le croyons pas, et d'ailleurs lui-même précise:

On peut concevoir l'intégration à l'histoire de recherches méthodiques sur les besoins, sur les satisfactions et insatisfactions humaines, sur la

sensibilité et les émotions, sur les oeuvres comme sur la quotidienneté. Ainsi se rouvrirait la perspective d'une histoire totale de l'homme qui serait aussi l'histoire de l'homme total.⁵

Ce que nous pouvons en déduire va bien au-delà de la simple autorisation. Lefebvre nous recommande d'emprunter la perspective d'une histoire totale. Une histoire du graffiti d'accord, mais en synchronie, une histoire mise en contexte avec la praxis et ses contradictions. Une inscription comme: "M. Holoconium Priscum livirun iure dicundo Pompari universi cum elvio Vestaci faciatis rogant" ("le regroupement des marchands de fruits et Helvius Vestacis vous demandent d'élire Marcus Holoconius Presicum comme duumvir et de l'investir des pouvoirs judiciaires")⁶ ne peut révéler la signification réelle que si on la met en contexte. Qui étaient ces deux hommes, quelles relations avaient-ils avec les marchands de fruits? Quels pouvoirs possédaient ces marchands et ces magistrats? Puisque l'exemple s'y prête bien, disons que Lefebvre a même fourni un sérieux indice pour aborder la notion de praxis. Il nous suggère en effet de prendre le concept de production et de l'utiliser dans son sens large.

Le concept de production, certainement, ne peut plus se prendre de façon empirique, encore moins limitativement à la manière des économistes et de l'économisme. Il convient aujourd'hui de le restituer dans toute son ampleur. Pourquoi donc ne pas le prendre comme "fondement" épistémologique du savoir? Pour point de départ d'une reconsidération de l'histoire comme genèse, comme exposé, comme re-construction du réel?⁷

En appuyant notre jugement sur de telles bases, nous constatons que les volumes d'histoire concernant le graffiti n'existent tout simplement pas. Les travaux que nous avons consultés dénotent une forte tendance à folkloriser l'histoire du graffiti. Craig Castleman, dans l'introduction de sa thèse, illustre bien l'attitude que nous avons observée.

This is, however, primarily a descriptive study and is intended only to acquaint the reader with the basic nature of New York's "Graffiti Phenomenon", not to provide an analysis of its "meaning" or social significance.⁸

Devant un tel constat, qu'allons-nous pouvoir faire? Comment établir les bases d'une histoire matérielle? De toute évidence, le cadre de cette étude ne permet pas de le faire. Pour pallier à cette lacune, nous pouvons tout de même établir les prolégomènes à une chronologie du graffiti. Bien qu'insatisfaisante et très partielle, cette mesure fournira au lecteur un minimum de mise en contexte.

Comme pour rappeler qu'il n'y a rien de simple dans l'histoire du graffiti, l'établissement de ces prolégomènes débute sur un désaccord. Celui-ci pourrait se résumer de la façon suivante. Avant l'apparition de l'alphabet, à quel moment peut-on considérer qu'une peinture rupestre, qu'un pictogramme possèdent les caractéristiques d'une inscription, d'un graffiti. À cet égard rappelons-nous que le graffiti inclut aussi le dessin dans sa signification première. Comment alors statuer sur l'image préhistorique? Devons-nous l'inclure ou l'exclure de l'histoire du graffiti? Faut-il baser le jugement discriminatoire sur l'évolution de l'analogie? Où se situe le manifeste, où se cache le symbole? Bien que passionnantes, toutes ces questions méritent beaucoup plus d'attention que nous ne pouvons leur en consacrer. Une chose semble cependant s'imposer concernant l'image préhistorique: son interprétation naïve devient de plus en plus critiquée, refusée. En ce sens les incitations de Reisner, Two thousand years of Wall Writing (1971)⁹, à vouloir inclure les pictographies des Phrygiens, des habitants de l'île de Pâques, de la civilisation des Mayas et des Amérindiens dans le corpus historique des graffiti risquent de se voir fortement contestées par toute une nouvelle génération de chercheurs. Pour l'un de ceux-ci, Denis Vialou, "Les images préhistoriques (1983)"¹⁰, les signes préhistoriques ne constituent ni une écriture, ni des idéogrammes. Il envisage plutôt l'hypothèse de constructions esthétiques et symboliques. Vialou signale d'ailleurs qu'il existe plus d'un type de cohérence dans l'iconographie préhistorique. Pour l'instant donc, l'histoire du graffiti, tout comme sa chronologie, devra conserver plusieurs espaces blancs que nous ne sommes pas aptes à remplir. La pictographie primitive conserve avec splendeur nombre de ses secrets. Non sans malaise mais au meilleur de notre connaissance, nous nous voyons obligé de disséquer les époques et de périodiser le phénomène.

C'est sans contredit vers 79 à Pompéi que le graffiti refait surface avec éclat. Devenue alors centre de villégiature pour les romains, Pompéi intéresse pour diverses raisons. Reisner¹¹ y voit l'apparition du graffiti humoristique. Lomas¹², par contre, retient la grande similarité entre la thématique contemporaine et celle de Pompéi. Il en dresse d'ailleurs un tableau comparatif. Propagande politique, sollicitations et provocations sexuelles, commentaires sociaux, humour, commentaires préjudiciables, tout semble concorder. Lomas en conclura donc qu'entre l'éruption du Vésuve et l'homme qui marche sur la lune, le graffiti n'aura pas évolué. Laissons Lomas à ses conclusions pour nous préoccuper d'un autre phénomène qui se développa à la même époque. Un étrange poisson faisait son apparition, dessiné sur les murs, partout où

naissaient les jeunes communautés chrétiennes. Dans son livre Le symbolisme dans l'art religieux¹³, René Gilles nous apprend que sa forme renferme des lettres grecques initiales de la formule qui signifie "Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur". Bien que l'on ne s'entende pas sur son origine, son utilisation par contre ne laisse aucun doute. Le poisson constituait un signe de reconnaissance que seuls les chrétiens pouvaient identifier. On comprend bien sûr l'importance de ce signe en période de persécution.

Ce phénomène nous intéresse particulièrement puisqu'il illustre l'utilisation de graffiti par un groupe minoritaire et persécuté. Mais au fil des siècles, les choses ont radicalement changé. Tout le monde reconnaît maintenant la puissance de l'Église catholique. Cet exemple incite à prendre en considération toute redondance dans les graffiti, même si cette redondance semble l'oeuvre d'un groupe minoritaire. Nous pouvons nous demander aussi si cette minorité le demeurera toujours. Le poisson se retrouvera aussi à plusieurs reprises dans les catacombes de Rome. Rien d'étonnant puisqu'on y évalue le nombre d'inscriptions à plusieurs centaines de milliers. Pas étonnant non plus qu'aucun auteur ne se risque à en faire la synthèse.

Pour la période suivante, les volumes traitant des graffiti observent un long silence. Reisner¹⁴ formule tout au plus quelques commentaires au sujet des inscriptions runiques qui, dit-il, invoquaient la protection des dieux. Dans les volumes consultés, la trace du graffiti ne ressurgit qu'à l'époque médiévale, en Angleterre, plus précisément sur les parois sombres et humides des cachots de la Tour de Londres. Les graffiti religieux et politiques s'y côtoient, les premiers oscillant vers l'espoir, les seconds vers le désespoir. Les graffiti de toutes sortes apparaissent aussi dans les églises de la Grande-Bretagne et sur les murs de la "City". Plus tard, vers 1740, époque où à Londres, plus de gens décédaient d'alcoolisme qu'il n'y avait de naissances, de nombreux graffiti font référence aux heurs et malheurs de l'éthylisme. Reisner¹⁵ observe une continuité entre la littérature et le graffiti au 18^e siècle. Mais la période victorienne viendra marquer l'histoire du graffiti en Angleterre, en éliminant complètement sa présence.

En France, nous l'avons signalé précédemment, Restif de la Bretonne (1734-1806)¹⁶ s'intéressa au graffiti. Le Griffon, comme on le surnomma à l'époque, en fit une activité telle que ses ennemis n'attendaient pas les effets du temps pour effacer les graffiti qu'il parsemait sur l'Île Saint-Louis. Mais que pouvait-on reprocher à Restif de la Bretonne? Le "Précieux" Castex & Surer nous en glisse, peut-être malgré lui, un bref aperçu.

Ce "Rousseau du ruisseau" s'indigne parfois des turpitudes qu'il décrit, et rêve d'une république vertueuse et égalitaire...¹⁷

Le mur comme lieu d'opposition et de revendication semble avoir pris en France une importance considérable, au point que le 29 juillet 1881, on vota une loi concernant l'affichage.¹⁸

Plus précisément, cette loi concerne la liberté de la presse. L'article 15 du chapitre III concerne spécifiquement l'affichage. L'idée générale de cet article se retrouve dans ses premières lignes:

Dans chaque commune le maire désignera par arrêté les lieux exclusivement destinés à recevoir les affiches des lois et autres actes de l'autorité publique. Il est interdit d'y placarder des affiches particulières. Les affiches des actes émanés de l'autorité seront seules imprimées sur papier blanc. Toute contravention aux dispositions du présent article...¹⁹

L'article mentionne également que toute altération (dont le graffito) sera passible d'amende. Un autre pas se trouve ainsi franchi; l'on ne fait plus référence à l'atteinte aux biens matériels, mais à une atteinte morale à l'ordre de l'État.

Un peu partout en Occident, le graffito et ses adversaires se mesurent. Au milieu du dix-neuvième siècle, à Boston, une lutte s'engage entre prédicateurs et auteurs de graffiti. Le phénomène aura existé pendant plusieurs siècles avant que la communauté académique ne s'en préoccupe. Mais voilà que des Allemands entrent en scène.

En 1904, dans la revue *Anthropophyteia*²⁰, paraît la première étude concernant les graffiti. Un de ceux qui la dirigea, Hugo E. Luedecke, en arrive à des conclusions naïves et souvent hautaines. Un autre chercheur cependant va démontrer beaucoup plus d'ouverture d'esprit. Il s'agit de Mme Himmlisch. Mme Himmlisch se passionne littéralement pour son sujet, passant de douze à seize heures par jour dans ce qu'elle appelle avec humour ses "instituts" hygiéniques. Contrairement à Luedecke, elle admire la satire et l'humour qu'elle rencontre sur les murs des toilettes publiques. Mais là s'arrête la dimension des analyses. Le développement économique et ses soubressauts allait permettre la floraison d'une forme bien particulière de graffiti. Ainsi, les clochards nord-américains qui circulent clandestinement dans les wagons de chemin de fer laisseront plus qu'une série d'idéogrammes: ils établiront un véritable

dialecte. C'est encore une fois à Reisner que revient le mérite d'avoir rassemblé et expliqué nombre de ces idéogrammes²¹.

Les périodes de conflit s'accompagnent presque toujours d'une vague de graffiti. Au cours de la dernière Guerre mondiale, les inscriptions de toutes sortes prolifèrent: pour ou contre le fascisme italien, pour ou contre les politiques nazies, pour ou contre la libération de la France. Du côté des troupes américaines, un phénomène particulier fait son apparition: le fameux "Kilroy was here". Les forces canadiennes ont leur équivalent: le mystérieux "Clem". L'origine du phénomène demeure mal expliquée, certains parlent de prisonniers évadés, etc... Plus que les rumeurs concernant ses origines, c'est le phénomène lui-même qui nous intéresse, particulièrement dans son aspect de continuité. En quelques années, Kilroy se retrouve partout dans le monde, laissant ses traces aux endroits les plus reculés de la planète (on le retrouverait même sur les parois rocheuses de certaines îles du Pacifique où l'on fit des essais nucléaires). Nous aimerions savoir, comprendre le mécanisme qui crée l'appartenance et qui assure la continuité de l'existence du fameux Kilroy. Qui sont ses auteurs? En quoi s'y reconnaissent-ils? Quelle est la signification profonde de cette manifestation? Nulle part hélas n'avons-nous rencontré un intérêt pour ces questions.

Il importe de délaisser ici notre démarche chronologique afin d'ouvrir une parenthèse concernant le graffiti et la période révolutionnaire. Comme le faisait remarquer M. Angenôt, le graffiti fait partie de l'"esthétique" révolutionnaire. En France, les murs faisaient écho aux chansons populaires qui réclamaient le changement, tandis qu'en Russie, les slogans bolcheviks s'écrivaient d'une ville à l'autre, d'un train à l'autre. La constance du graffiti s'observe de la guerre d'Espagne à l'insurrection nicaraguayenne, en passant par la guerre d'Algérie, le dazibao de la Révolution culturelle chinoise et bien sûr Mai 68. Doit-ont alors parler du graffiti de paix et du graffiti de guerre? De graffiti de conscience et de graffiti d'appartenance? Une fois de plus, le sujet ne semble pas susciter l'intérêt.

Mais revenons à nos prolégomènes, alors que nous nous penchons sur une mutation bien particulière du graffiti. Le graffiti fait en effet son apparition dans les villes nord-américaines. L'existence du graffiti ne frappe pas particulièrement, puisque les graffiti de toutes forces ornent depuis toujours les murs des grandes villes. Mais l'ampleur du phénomène et son absence de message apparent étonnent passablement. Le "Tagging" n'est rien d'autre que la répétition incessante de l'écriture d'un

surnom que l'auteur du graffito s'attribue. Notre corpus rencontre "Nestor" par exemple. Mais ce Nestor commente la vie, tandis que "Taki 69" de New York ne signe rien d'autre que son sobriquet "Taki" et 69, le numéro de la rue où il habite.

Rappelons d'abord que chez les Mexicano-Américains, le graffito constitue un phénomène fréquent et reconnu dans la communauté. On en situe encore une fois mal l'origine. Sans établir de liens directs, il faut savoir que le camionneur mexicain considère comme un honneur d'avoir de nombreuses inscriptions sur sa carlingue. Mais comme nous le mentionnions tantôt pour Nestor, les Mexicano-Américains commentent leur milieu de vie. D'ailleurs leurs inscriptions ne se limitent qu'à leurs quartiers, pour ne pas dire qu'à leurs ghettos.

Le phénomène du "Tagging" est donc bien particulier et on ne peut lui accoler pour l'instant une tradition bien identifiée. Contrairement à la croyance habituelle, le "Tagging" n'a pas fait son apparition à New York, mais bien à Philadelphie, vers la fin des années 60. Les "Cornbread", "Bubby Kid" et "Cool Earl" se font alors une âpre concurrence. La course au titre du "Roi des murs" va entraîner l'établissement de critères, qui ne seront bien sûr jamais formulés de façon officielle ou explicite. Parmi ces critères, retenons la fréquence des inscriptions et le péril à affronter pour les réaliser. Cela donnera lieu à des exploits pour le moins remarquables. Ainsi, des voitures de police de la ville de Philadelphie circuleront avec le nom de "Bobby Kid" inscrit sur les ailes et le coffre arrière! Un éléphant du zoo se promènera avec un immense graffito rouge sur les fesses et "Cornbread" signera son sobriquet sous les ailes d'un réacté de la TWA. En 1969, un jeune venant de Philadelphie ouvre le bal à New York, lieu de sa nouvelle résidence. Aux côtés de son sobriquet, "Topcat", d'autres apparaîtront bientôt, notamment "Taki 161" et "Leo 204". De Philadelphie à New York, une première mutation s'effectue: on indique un nom de rue. Mais le point tournant s'opère un an plus tard, lorsque "Taki 161" inscrit son nom sur un wagon de métro. Quelques années après, la ville consacre plus de dix millions de dollars annuellement pour venir à bout de ce genre de graffiti, avec un succès plus que mitigé. Dans sa thèse, "Getting up"; Subway graffiti in New York²², Castleman trace une minutieuse description de toutes ces péripéties. Près de dix wagons de métro seront même peints d'un bout à l'autre; les "Fabulous Five" souhaitant ainsi Joyeux Noël aux habitants de New York!

Le graffito, comme on l'a vu, a connu de surprenantes mutations. L'aérosol remplace le pinceau, la thématique se transforme et va même parfois jusqu'à

disparaître. Le support mobile des parois du métro remplace le mur trop statique. Les graffiti révolutionnaires et contre-révolutionnaires s'affrontent toujours. Pourtant le phénomène demeure encore peu étudié. Pendant que quelques théoriciens se disputent sur les inscriptions des toilettes publiques, le graffito attend toujours son histoire. Nous aurions évidemment apprécié l'existence d'une telle recherche. Notre travail en aurait grandement profité. Mais il y a pire encore. En effet, lorsque nous avons voulu établir l'histoire matérielle de notre propre corpus, nous avons dû affronter l'incompréhension, voir l'obstruction du service du Contentieux et du service de la Greffe de la ville de Montréal.

Peut-être aurions-nous pu venir à bout de ces résistances, mais le prix aurait sans doute dépassé la mesure de cette recherche.

La rétrospective des doctrines

Le structuralisme génétique recommande de ne pas aborder l'histoire des doctrines comme une partie ajoutée ou un corps étranger à notre réflexion. Il ne s'agit pas d'afficher un degré d'érudition. Pour Goldmann, le penseur dialectique doit envisager l'histoire des doctrines comme une partie intégrante du fait social. Dans cet esprit, nous avons ajouté à l'inventaire des doctrines qui touchent aux graffiti un court commentaire critique. Ce commentaire, nous l'écrivons toujours dans l'optique d'une application éventuelle de telle ou telle doctrine à notre corpus. Il s'agit en quelque sorte d'une brève évaluation du potentiel applicable de ces doctrines. Le lecteur aura sans doute remarqué que nous évitons l'usage du terme "histoire" des doctrines. Nous lui préférons en effet le terme "rétrospective", qui nous semble mieux correspondre aux dimensions de notre recherche. L'esprit cependant se veut le même.

L'empirisme descriptif

La première et la plus longue approche qui occupe la courte histoire des doctrines concernant le graffito est sans doute l'empirisme descriptif. La méthode est simple, la recherche tente avant tout de dresser un inventaire minutieux des manifestations d'un phénomène. L'auteur n'accepte comme vrai, valable, que ce qu'il a expérimenté, classifié. La description détaillée des trouvailles fait alors office de signification. Certains travaux en constituent des exemples typiques. Citons à nouveau Craig Castleman, qui énonce sa façon de procéder en citant à son tour un avis de son directeur de rédaction de thèse.

This isn't the time to worry about why people do it (write and fight graffiti) because we aren't sure yet just what it is that they are doing. Find that out first. People can argue about what it all means later on.²³

Suivant les avis de son directeur, Castleman décrit les différents styles calligraphiques et leurs utilisations. Ensuite il passe en revue les principaux auteurs et leurs formes de regroupement, et termine sa recherche par un survol des diverses réactions officielles: celles de la police, de la ville de New York et bien sûr des autorités de la Commission de transport. Sa conclusion se base sur des commentaires d'auteurs de graffiti, qui expriment leurs points de vue sur l'évolution des rapports entre les auteurs de graffiti et les diverses formes d'autorité. Castleman ne peut conclure que par des suggestions de recherche. Selon lui, le portrait semble bien dessiné, son travail terminé.

Les traces de l'empirisme descriptif se retrouvent également dans de nombreux autres travaux. Cette attitude de recherche tend, comme nous l'avons souligné, à accentuer la folklorisation de l'histoire du graffiti. Ainsi, Brassaï²⁴, un des premiers à utiliser le média photographique dans une perspective plus large que le simple outil de citation, a senti le besoin d'élargir les perspectives de sa démarche. Il oscillera donc entre l'histoire et l'anecdote.

Cette dernière façon de procéder lui donne sa teinte empiriste et descriptive.

À notre avis, la perspective de l'empirisme descriptif reste trop étroite. La compréhension ne dépasse pas l'étape de la perception du phénomène ou de l'amoncellement de perceptions. L'empirisme descriptif se refuse à explorer les autres liens qui pourraient influencer le graffiti. En ignorant l'analyse des graffiti entre eux et en refusant aussi d'établir les liens qui existent entre les graffiti et leur environnement politique, social ou culturel, l'empirisme descriptif ne peut formuler de paramètres historiques valables. Niant ainsi l'histoire et la "fonctionnalité" sociale, la doctrine restreint l'activité du chercheur et le laisse sans grande capacité d'explication.

Le behaviorisme

Apparu ultérieurement, le behaviorisme est l'autre approche que l'on retrouve le plus souvent dans les études concernant les graffiti. Feiner et Klein²⁵ font dans leur analyse de nombreuses références à la psychologie de l'adolescent. Selon eux, tout ne

semble qu'une question d'adaptation à un milieu. D'après leurs conceptions, le graffiti s'exprime par un modèle de comportement. Ce modèle obéit à des principes psychologiques qui opèrent chez l'individu. Écrire des graffiti ne se voudra qu'une manifestation du rite de passage de l'adolescent vers l'âge adulte et l'acceptation de ses normes.

Percevant probablement l'aspect limitatif d'une telle approche, Ley et Cybrinwsk dans "Urban graffiti as territorial markers" (1974)²⁶, tentent de formuler une doctrine hybride leur permettant d'expliquer les graffiti en s'appuyant sur une vision d'ensemble, une vision sociale.

The scholar must be sensitive to the nuances of such native guides as inner city graffiti. If he is unable to interpret the visible, then the invisible meaning of place will be beyond his grasp. We must understand the behavioral environment, the complex socially and culturally determined beliefs and perceptions, and learn to read its diagnostic indicators if we wish to develop social and behavioral theory.²⁷

Nous ne pouvons qu'apprécier leur motivation d'élargir le cadre d'analyse. Mais leur vision sociale nous semble critiquable. L'élargissement du champ explicatif demeure à certains égards limité. Ainsi, leur vision sociale ne tient pas compte des raisons économiques et du rôle des différentes classes sociales. Chez Ley et Cybrinwsk comme chez les autres behavioristes, l'observation d'un phénomène demeure avant tout la recherche d'un modèle de comportement, qu'ils appliquent ensuite à un ou plusieurs individus. L'auteur de graffiti sera l'un de ceux-là. Le graffiti trouve alors sa raison d'être dans un moule présumé, en dehors des conditions et des faits socio-historiques. Nous acceptons difficilement l'établissement d'un modèle de comportement général sans plus d'égards aux diverses manifestations individuelles. Nous refusons aussi d'exclure les conditions d'existence comme paramètres explicatifs du comportement individuel ou collectif.

L'exposé ésotérique

Notre regroupement des diverses façons d'aborder le graffiti ne se veut certes pas définitif ni absolu. Nous l'effectuons uniquement dans le but de faciliter la compréhension des divers travaux portant sur le sujet. En les regroupant, nous pouvons en effet mieux établir et évaluer leurs différences. Toutefois, il demeure parfois difficile de réunir certains travaux sous une même bannière. Citons notamment les

divers écrits produits par la communauté culturelle et artistique. Nous pouvons toutefois suggérer un dénominateur commun: l'ésotérisme. L'hermétisme du discours varie beaucoup d'un auteur à l'autre. Dogancay par exemple, dans Les murs murmurent, ils crient, il chantent (1972)²⁸ parcourt son monde intérieur. D'une façon peu commune, il rassemble ses impressions en ordre alphabétique. Dans cette catégorie, Norman Mailer, Graffiti de New York (1974)²⁹, demeure certes le plus tonitruant. Encore une fois, Mailer surprend. Il procède selon un itinéraire particulier, comme l'indique ce passage où il résume son opinion sur le graffiti.

C'est peut-être cela, l'écho silencieux des graffiti, les vibrations de ce malaise profond qu'ils suscitent, comme si l'inaudible musique de ce qu'ils proclament et/ou du désordre qu'ils suggèrent, le foisonnement intense et enchanteur de leur frondaison étaient les signes avant-coureurs de l'apocalypse d'un futur de plus en plus proche. Les graffiti s'attardent sur la portière de notre métro comme le témoignage de ce qui a pu avoir lieu, notre premier art du Karma, et comme si toutes les vies jamais vécues retentissaient soudain comme le clairon de ces armées qui se rassemblent de l'autre côté d'une chaîne montagneuse et que nous ne voyons pas.³⁰

Tout au long de son ouvrage, Mailer cherche surtout à émouvoir, mais aussi à briser notre façon stéréotypée d'aborder une nouvelle manifestation telle que le graffiti dans le métro.

Les auteurs rassemblés sous la rubrique des exposés ésotériques ont comme caractéristique de commander au lecteur le partage d'une croyance. Celle-ci constituera souvent le pivot de l'oeuvre. D'autres cependant n'afficheront pas clairement de ligne directrice. L'absence de paramètres explicatifs et de volonté de compréhension de ces derniers peut nous entraîner vers une forme de solipsisme. La réalité cède alors la place à un univers intérieur. Nous constatons avec intérêt que ces exposés, bien qu'ésotériques, laissent souvent transparaître des craintes et des angoisses qui elles se trouvent bien ancrées dans notre réalité sociale.

Voilà donc les principales catégories que nous avons pu établir à partir des travaux qui abordent le graffiti de façon générale. Mais il importe à notre avis d'ouvrir ici une parenthèse et de discuter des études qui se préoccupent surtout des graffiti dans les toilettes publiques. Si les écrits qui abordent le graffiti de façon générale ne possèdent pas de caractéristiques bien particulières, les recherches sur les graffiti de toilettes se distinguent du fait qu'un débat s'y est amorcé. Sous le couvert de discussions portant sur l'anonymat lors de l'inscription du graffiti aussi bien que sur

la différence des discours selon le sexe; c'est toute la question de la prise de signification qui est ainsi débattue.

L'approche sémiotique

En tentant d'expliquer la différence entre les graffiti d'hommes et de femmes, Bruner et Kelso "Gender differences in graffiti: a Semiotic perspective" (1980)³¹ opèrent une rétrospective de la littérature sur ce sujet. Ils identifient alors deux tendances principales: les positivistes et les psychanalystes. Les positivistes, disent-ils, font l'inventaire des écrits, les classent et leur attribuent une signification selon des paramètres statistiques. Les auteurs objectent alors que la création des catégories s'effectue de façon arbitraire et non discutée. Ces catégories brisent aussi les données en éléments distincts, ce qui obstrue la perception de certains liens entre eux. Bruner et Kelso reconnaissent l'allure "scientifique" d'une telle approche mais n'acceptent pas d'emblée la signification des résultats. Ils reprochent aux positivistes d'admettre implicitement que seul le texte constitue le message. D'après Bruner et Kelso, le non-dit demeure plus explicite. Pour eux, la quête de signification doit aller au-delà des mots et scruter un univers sous-jacent.

Dans leur revue de la littérature, les auteurs déclarent que les psychanalystes, quant à eux, n'hésitent pas à aller au-delà du texte pour y puiser des significations profondes. Mais nous ne sommes jamais sûr disent-ils des relations que ces derniers établissent entre les graffiti et leurs interprétations. Selon Bruner et Kelso, les freudiens possèdent un stock de significations: pulsions inconscientes, sexualité infantile et pensée primitive. Ils accusent les freudiens d'appliquer invariablement cette grille de significations à tous les corpus, y compris le graffiti. Les auteurs nous proposent alors une approche sémiotique.

Cette approche suggère que les graffiti constituent une conversation silencieuse entre divers partenaires anonymes, et souligne que l'auteur du graffiti tient à être lu. Le concept de base soutient que la distinction entre les graffiti d'hommes et de femmes ne se justifie pas. Il s'agit d'un même mode de communication dans deux univers. Le discours de l'un est masculin, l'autre féminin. Fidèle à la sémiotique, l'approche de Bruner et Kelso établit deux niveaux de significations: l'un à la surface, l'autre à l'ombre de ce dernier, caché. Ils utilisent une méthode simple qui consiste à faire l'inventaire et à typifier le niveau apparent et caché de chacun des sexes. Il leur

importe de démontrer une relation sans équivoque entre le niveau mâle-femelle et le niveau apparent-caché. S'inspirant de la linguistique, ils s'efforcent alors d'isoler les différences et de les exprimer en termes de relations. Ils en arrivent à la grille suivante:

Homme	Femme
compétitif, égocentrique	entraide: recherche la consultation
Apparent: porte préjudice	interpersonnelle, porte moins à préjudice
caché: réaffirme la dominance et maintient le statu quo	repense la subordination et expose les alternatives

Le graffiti, observent Bruner et Kelso, devient le reflet de la position des hommes et des femmes dans la structure sociale. Selon eux, nous avons affaire à un discours politique: les uns réaffirment leur domination, les autres repensent leur subordination.

Dans la défense de leur hypothèse, ils font état de deux difficultés, étroitement liées entre elles. La première concerne l'arbitraire qui surgit lorsqu'on catégorise les données recueillies. De cette catégorisation origine l'autre problème, celui de la condensation. Bruner et Kelso parlent alors du fléau de toutes les disciplines scientifiques: le métalangage. Ils perçoivent même que ce genre de problème ne relève pas de la méthode mais bien de la théorie. Nous partageons entièrement ce point de vue. À nos yeux il ne s'agit là que d'un autre visage du problème de la connotation. Nicole Ramognino, "Pour une approche dialectique en sociologie" (1982), qualifiera cette procédure de dé-dialectique.

La construction de l'observation appelle, en effet, un rapport de l'analyse à son objet qui fonctionne dans ce que l'on pourrait appeler une "structure représentative". Celle-ci est la matrice dans laquelle le sujet (l'analyste) observe son objet, matrice qui institue une séparation analytique entre sujet et objet: transformation formelle mais non innocente: elle conduit, en effet, à faire croire à l'analyste, en sa neutralité d'observateur, alors qu'il fait "partie intégrante de son objet".³⁴

Voilà l'attitude que l'on retrouve chez Bruner et Kelso. Ils ont bel et bien tenté d'articuler une structure représentative, et leur grille à ce sujet ne laisse aucune équivoque. Ramognino décrit aussi très bien les problèmes liés à la codification et aux catégories.

L'analyste empruntera, alors, des outils techniques lui permettant, de l'extérieur, d'établir une observation formelle, évaluant du même coup le contenu du phénomène.³⁵

Voilà le fléau du métalangage! Sans remettre en cause la bonne volonté de Bruner et Kelso, nous devons questionner la base scientifique de leur analyse à la lumière des remarques de Ramognino. En un mot, on ne peut aborder un phénomène vivant, un phénomène social en empruntant une analyse "distanciative" qui se fonde sur la séparation sujet-objet. On ne peut réduire le graffiti à un simple objet. Ramognino utilise Lukacs pour expliquer cette attitude de dé-dialectisation.

...la séparation sujet-objet dans la démarche, est la conséquence, pour Lukacs, d'une construction scientifique, liée à la réification, qui se réalise d'abord, dans la forme marchande, mais se généralise dans une rationalité opérant sur la forme et par abstraction du contenu.³⁶

Il importe de prendre note que les commentaires de Ramognino et de Lukacs ne rejettent pas a priori la quête d'une structure. Mais ils questionnent la position du chercheur mise en relation avec le phénomène social. La structure devra alors s'appuyer sur d'autres assises que la structuration abstraite, la codification des graffiti. C'est ce que nous suggère Goldman par son structuralisme génétique. La quête de structures, selon Goldman, passe par l'analyse de l'économie et du rôle des classes sociales, et par l'examen de la conscience possible. Mais nous y reviendrons.

La perspective structurale

Dans le débat sur la façon d'aborder le graffiti, il convient de signaler la recherche d'un autre intervenant: la publication de Gonos, Mulker et Poushinsky, "Anonymous expression: A Structural lieu of graffiti" (1976)³⁷. Ces auteurs nous offrent une perspective structurale du graffiti. Gonos et son équipe débutent leur recherche en mettant en cause les théoriciens qui prétendent que la thématique des graffiti constitue l'aboutissement, le résultat d'une conscience collective. Ils vont même jusqu'à citer Goldman lorsqu'il questionne la conscience du sujet transindividuel

en littérature. Précisons que la correspondance entre les deux analyses ne semble pas se prolonger au-delà de ce concept.

Pour Gonos et son équipe donc, la problématique concernant le graffiti vient du fait que les chercheurs qui les ont précédés (il prend Stocker³⁸ comme porte-parole de ces derniers) ont toujours négligé de prendre en considération les biais et le pouvoir de distorsion que les media effectuent sur nos modes de perception. Dans le cas qui nous intéresse, les graffiti, le biais, la grande particularité omise par tous est l'anonymat. Cette caractéristique essentielle influence au point de modifier le comportement de l'auteur du graffiti. Devant l'impunité relevant de l'anonymat, l'auteur du graffiti laisse libre cours à ses idées et ses croyances qui se verraient normalement réfutées ou réprimées dans son milieu social. En acceptant de telles assertions, nous pouvons alors établir le tableau suivant:

Pour Stocker et al. ³⁹	Pour Gonos et al. ⁴⁰
1) Le graffiti constitue un indicateur valable des attitudes sociale de la communauté.	Le graffiti constitue un indicateur-inverse des attitudes sociales d'une communauté.
2) Les graffiti portant sur l'homosexualité répondent à une condamnation.	Les graffiti traitant des homosexuels répondent à une tolérance.
3) La différence de graffiti entre hommes et femmes provient de la socialisation.	La différence provient de la structure normative.

Gonos et les siens établissent donc les conclusions suivantes. D'abord, le graffiti représente bel et bien l'image inverse des valeurs sociales. Ensuite, la durée d'un type de graffiti devient significative. On peut parler, disent-ils, d'un modèle dynamique. Si les média débattent d'un sujet sans aucune restriction, la notion de permissibilité due à

l'anonymat disparaît, et avec elle, les graffiti sur le sujet. Et finalement, le corollaire de cette seconde conclusion sera également vrai. C'est-à-dire que la notion de "consensus pré-graffiti" peut devenir un outil de travail. L'évolution d'un milieu social et son cheminement pourra être observée par la disparition de tel ou tel graffito.

Tout le monde remarquera la diversité frappante des résultats. D'aucuns voient le graffito comme image d'une conscience collective, d'autres y voient un univers caché, certains en font un discours politique, et voilà que Gonos et son équipe nous parlent d'indicateur inverse.

Disons d'abord que Gonos et son équipe n'ont pas abordé explicitement la définition d'un média, ni en quoi le graffito en serait un. Ils ne nous convainquent pas totalement non plus de la nécessaire réaction aux valeurs sociales dues à l'anonymat. Mais la réfutation de leurs hypothèses ne se limite pas à ces critiques. En effet, nous retrouvons comme chez Bruner et Kelso la même distinction, la même césure entre le sujet et l'objet. La démarche structurale a pour principal défaut d'éliminer d'importants facteurs au profit de la logique de la structure. Ici nous nous référons surtout à l'érection de l'anonymat en dogme d'indicateur inverse. Comme le signalait Goldmann, la structure constitue le caractère essentiel du comportement d'un sujet et non pas une donnée extérieure.

Le fait que la structure n'est pas une entité autonome et active maintenant l'homme dans sa dépendance mais un caractère essentiel du comportement d'un sujet individuel-libido-ou transindividuel seul actif et créateur, et subsidiairement le fait que si aucun comportement humain ne saurait être compris en dehors des structures qui le régissent (langage, rapports de production, groupes sociaux, visions du monde, etc.), ces structures sont elles-mêmes le résultat de la praxis antérieure des hommes, c'est-à-dire de la praxis d'un sujet, et seront à leur tour modifiées par la praxis actuelle dont elles constituent un caractère essentiel et non pas une donnée extérieure.⁴¹

La démarche structurale n'arrive pas à franchir le monde qui sépare une donnée extérieure d'une structure basée sur la praxis antérieure des hommes. La démarche structurale de Gonos et al. en effet élimine la praxis individuelle, obligeant tous les auteurs de graffiti à réagir inversement à la valeur sociale en cours. Elle ne tient pas compte non plus de la praxis antérieure de tous les hommes puisque le dogme de l'anonymat ignore les rapports de production ou l'action des divers groupes sociaux.

Les auteurs de graffiti des toilettes d'une prison de Prague et ceux des toilettes d'un parc national aux États-Unis n'ont certes pas une praxis antérieure suffisamment identique pour qu'on les inscrive invariablement dans la même structure. Ce ne sont pas les mêmes événements qui ont marqué ces gens. Il nous faut respecter la complexité de l'histoire.

De ce débat sur l'interprétation des graffiti, une impression générale semble se dégager. Tous les auteurs tentent de plaquer une théorie sur un corpus. Il nous semblerait préférable d'utiliser une autre dynamique, de faire originer le concept-clef de l'étude même du corpus. Dans son étude portant sur les graffiti réalisés parmi la population noire des États-Unis, Roland S. Jefferson, "Black graffiti: Image and implications" (1976)⁴², se sert précisément d'une telle dynamique. Jefferson débute son article par une mise en contexte du phénomène de la présentation visuelle chez les Noirs américains. Il décèle une concertation des moyens de communication, qui veulent fournir une solution individuelle aux problèmes socio-économiques des Noirs. Nous sommes loin des mouvements collectifs des années 60. Les média proposent donc une solution; une image mythique, un stéréotype du Noir américain. Pour s'en sortir, il s'agit d'être macho, fort, riche et violent. La confrontation de cette image fictive à une réalité socio-économique tout à fait différente s'avère désastreuse. Les statistiques sur la criminalité en font foi de façon plus qu'éloquente. Ce drame collectif vécu par la population noire des États-Unis, l'auteur voudra le mesurer, l'évaluer. L'outil qu'il choisit est le graffito.

Jefferson, psychiatre de profession, envisage le graffito comme indicateur du conscient et de l'inconscient de la population noire des États-Unis. Il y observe une dégradation de la femme noire, les graffiti attaquant celle-ci plus fréquemment qu'ils n'attaquent la police ou l'individu de race blanche! Cela illustre bien l'efficacité des mécanismes de contrôle et d'identité. La représentation de la femme n'est qu'un exemple. L'aliénation se remarque à divers niveaux. Disons en un mot que les graffiti confirment la violence comme forme de vie. Pour le psychiatre, le constat est sévère: le graffito permet d'observer une forme de suicide mental. L'imaginaire des Noirs est pillé par les média. Cet imaginaire confronté au réel ne pourra engendrer que criminalité et violence. Cette mécanique empêche les Noirs d'identifier leurs intérêts réels et d'envisager à nouveau les solutions collectives. Voilà un autre visage de l'hégémonie culturelle; c'est un bien triste bilan de l'effet des média sur la conscience possible. Jefferson voit dans les graffiti des Noirs américains l'illustration d'un "mentacide" (suicide mental).

Outre la dynamique de sa recherche, un autre élément du travail de Jefferson attire notre attention. Il s'agit de la volonté d'intégrer à son étude des notions socio-économiques. Il établit même des liens directs entre la situation socio-économique et ses effets sur la conscience d'une population. Pour la première fois, nous observons un effort orienté vers le fameux caractère de totalité, si important aux yeux de Goldmann.

En conclusion, nous devons admettre que notre étude comporte un handicap. L'histoire matérielle faisant pratiquement défaut, nous nous retrouvons devant un certain vide. Comment expliquer par exemple la redondance thématique entre les inscriptions de Pompéi et celles que l'on retrouve à Los Angeles ou ailleurs mille neuf cents ans plus tard? Nous ne pouvons profiter d'aucune étude établissant des liens solides entre le graffiti et la société d'où il émerge.

L'histoire des doctrines s'avère incapable de nous fournir un modèle intégral, même si nous avons pu vérifier l'efficacité de la dynamique de Jefferson. De plus, l'argumentation relative à l'interprétation des graffiti de toilettes a le grand mérite de dresser une image exacte des limitations qui touchent les diverses approches. Quant aux autres doctrines, elles comportent chacune leur propre faiblesse. Les positivistes tombent dans une compilation étroite, dans l'anecdote. Les psychanalystes dressent une chaîne de raisons antérieures, éliminant presque le social. Les behavioristes ne perçoivent que des problèmes individuels, alors que les structuralistes sacrifient le sujet et l'histoire au profit de leur logique. Riche de toutes ces expériences, abordons maintenant la présentation de notre corpus.

NOTES DU PREMIER CHAPITRE

- 1) Lucien Goldmann, Sciences humaines et philosophie: pour un structuralisme génétique, Paris, Médiations: Denŕel/Gonthier, 1966, p. 63.
- 2) Restif de la Bretonne, N.E. Mes inscriptions: journal intime de Restif de la Bretonne 1780-1787, Nendeln Liechtenstein; Kraus Reprint, 1970, 338 p.
- 3) A.L. Winlock, "Graffiti et The Priesthood of the Eleventh Dynasty Temples at Thebes", American Journal of Semetic Languages and Literatures, vol. 58, (AP. 1941), pp. 146-148.
- 4) Henri Lefebvre, L'idéologie structuraliste, Paris, Points: Anthropos, 1971, p. 43.
- 5) Ibidem.
- 6) Robert Reisner, Graffiti: Two Thousand Years of Wall Writing, New York, Cowles Book, 1971, p. 32.
- 7) Lefebvre, op. cit., p. 217.
- 8) Craig Castleman, "Getting Up": Subway Graffiti in New York, Ann Arbor, University Microfilms International, 1980, p. 2.
- 9) Reisner, op. cit.
- 10) Denis Vialou, "Les images préhistoriques", La recherche, vol. 14, no 144, (Mai 1983), pp. 586-597.
- 11) Reisner, op. cit.
- 12) Harvey D. Lomas, "Graffiti some Observations and Speculations", Psychoanalytic Review, vol. 60(1), (Spr. 1973), pp. 71-89.
- 13) René Gilles, Le symbolisme dans l'art religieux, Paris, Mercure de France, 226 p.
- 14) Reisner, op. cit.
- 15) Reisner, op. cit.
- 16) Brassaŕ, "Le langage des murs", vol. 343, no 1180, (déc. 1961), pp. 577-581.
- 17) P. Castex et P. Surer, Manuel des études littéraires françaises, XVIIIe siècle, Paris, Hachette, 1949, p. 147.
- 18) Journal officiel de la république française, "Loi sur la liberté de la presse", no 206, 30 juillet 1881, pp. 4202-4205.
- 19) Idem, p. 4202.
- 20) Cité dans Reisner, op. cit.

- 21) Reisner, op. cit.
- 22) Castelman, "Getting Up", op. cit.
- 23) Castelman, op. cit.
- 24) Brassat, "Le langage des...", loc. cit.
- 25) J.S. Feiner et S.M. Klein, "Graffiti Talk", Social Policy, vol. 12, no 4, (1982), pp. 47-53.
- 26) D. Ley et R. Cybriwsky, "Urban Graffiti as Territorial Markers", Association of American Geographers Annals, vol. 64, (déc. 1974), pp. 491-505.
- 27) Idem, p. 505.
- 28) Burhan Dogancy et Le centre de création industrielle, Les murs murmurent, ils crient, ils chantent, Paris, Centre Georges Pompidou, 1982, 55 p.
- 29) M. Kurlansky, N. Mailer et L. Naar, Graffiti de New York, Paris, Société nouvelle des éditions du chêne, 1974.
- 30) Idem, p. 16.
- 31) E.M. Bruner et L.P. Kelso, "Gender Differences in Graffiti: A Semiotic Perspective", Women Studies International Quarterly, vol. 3, 2-3, (1980), pp. 239-252.
- 32) Idem, p. 250.
- 33) Nicole Ramognino, "Pour une approche dialectique en sociologie", Sociologie et société, vol. 14, no 1, (avril 1982), pp. 83-95.
- 34) Idem, p. 89.
- 35) Ibidem.
- 36) Ibidem.
- 37) G. Gonos et al. "Anonymous Expression: A Structural Lieu of Graffiti", Journal of American Folklore, vol. 89, (jan. 76), pp. 40-48.
- 38) T.L. Stocker et al., "Social Analysis of Graffiti", Journal of American Folklore, vol. 85, (août 1972), pp. 356-366.
- 39) Ibidem.
- 40) Gonos, loc. cit.
- 41) L. Goldmann, op. cit., p. 156.
- 42) R. Jefferson, "Black Graffiti: Image and Implications", Black Scholar, vol. 7 (5), (jan.-feb. 1976), pp. 11-19.



CHAPITRE II

LA DESCRIPTION DU CORPUS

La constitution du corpus

Nous avons constitué notre corpus de façon aléatoire. Nous pouvions difficilement faire autrement puisque nous avons recueilli les "données" au hasard des murs et de leurs écritures. Soumis au paysage urbain et à ses caprices, nous ne pouvions ni organiser ni prévoir le phénomène, mais seulement l'observer. Le corpus espère assurer la représentativité du phénomène en rassemblant le plus grand nombre d'écritures murales possible dans au moins deux villes différentes. Nous avons retenu Montréal et Québec (d'octobre 1982 à août 1983). En choisissant deux villes distinctes, nous pourrions vérifier l'uniformité du phénomène, savoir s'il subit une influence locale ou non. Nous aurions voulu élargir notre enquête en incluant les graffiti ruraux dans notre corpus. Ces derniers se font malheureusement beaucoup plus difficiles à repérer. Nous avons tout de même réussi à démontrer leur existence.

Pour effectuer notre sélection, nous avons établi les critères suivants. D'abord le graffiti devait s'adresser à un large public. En visant les inscriptions qui touchent un auditoire le plus large possible, nous éliminons du même coup les graffiti des toilettes publiques qui, en plus d'une discrimination de sexe, ne garantissent finalement qu'une audience assez restreinte. Ensuite, comme nous l'avions mentionné en introduction, nous excluons de notre corpus les inscriptions de ralliement politique. Cette restriction, répétons-le, ne vise pas à éliminer le contenu politique de notre analyse. Mais nous considérons que ce genre d'inscriptions obéit à une logique de mobilisation en fonction d'objectifs spécifiques, axée sur des dates et des lieux spécifiques. Selon nous, ces inscriptions ne procèdent pas de la même logique puisque leurs informations, leurs intentions se trouvent clairement établies, affichées. En plus d'être extrêmement limitées dans le temps, les inscriptions s'apparentent somme toute à une carte d'invitation. Nous savons qui invite, pourquoi et à quelles heures. Le concept qui sous-tend donc toute cette démarche est celui de la sphère publique¹. Nous nous intéressons quant à nous au graffiti qui, tant par son contenu que par sa localisation, risque d'avoir une influence sur cette sphère publique. Précisons tout de suite que nous ignorons si les choses agissent de cette façon, nous ignorons si le graffiti a un impact sur la sphère publique ou s'il n'est que son image. C'est un peu tout cela que nous tenterons d'éclaircir. Nous utilisons le terme "risque" pour bien indiquer que cette coupure nous la trouvons difficile à faire. Quand le drame d'un individu commence et arrête-t-il d'être lié à la sphère publique? Ne pouvant trancher cette question, nous n'avons éliminé que très peu d'inscriptions sur la base de ce seul

critère. La localisation s'avéra en définitive le critère déterminant. Comme les écritures obéissent à des règles incertaines, il devient impossible de leur inférer un minimum statistique. Ce fait n'autorise cependant personne à conclure à l'absence du phénomène. Pensons plutôt à prendre en considération dans notre analyse le caractère stochastique de ces écritures murales.

Afin d'éviter tout malentendu concernant un ordre ou une forme de présentation du corpus, nous avons décidé de procéder à une description des divers graffiti en y allant par ordre alphabétique. Les commentaires de présentation toucheront à l'interprétation des signes, du lieu et à la date de prise de vue, aux anecdotes relatives à cette prise de vue, et, finalement, nous décrirons les paramètres photographiques. Disons dès maintenant que nous avons utilisé une pellicule de la compagnie Ilford: la HP-5 400 ASA. Nous avons évidemment adapté ce matériel à nos conditions de travail.

1) A l'attack

Le sigle A constitue, comme on le sait, un symbole de reconnaissance pour les anarchistes. Notons que l'orthographe est modifiée afin d'augmenter l'agressivité de la résonance.

Mai, centre-ville de Montréal, Agfa Record (6 x 9cm) 105mm.

2) Annulons

Le sigle des anarchistes se trouve complété par le symbole du sexe féminin, symbole couramment repris par divers groupes féministes. Pouvons-nous y voir une indication sur le sexe de l'auteur? Le temps de conjugaison du verbe inclut la personne qui parle: l'auteur habiterait-il donc ce quartier?

Mai, quartier St-Jacques à Montréal, lors des élections complémentaires du printemps dernier. Leicaflex, 50mm.

3) Répression

Cette fois le "A" s'accompagne d'un autre graffiti: "répression". Le cercle entourant le "A" se trouve lié à une spirale. Les interprétations sont multiples: s'agit-

il de la représentation d'un ballon, d'une bombe? Notons également que le "R" de "répression" fut ajouté. L'observation in situ indique qu'il s'agit d'un autre type de plume. Le graffito aurait donc été complété par l'auteur plus tard, ou encore par un spectateur. D'ailleurs la "répression" était à l'origine "dépression". Nous ignorons aussi par qui et quand la modification a eu lieu.

Janvier, Vieux-Québec, Horseman Vhr (6 x 9), 180mm.

4) Ass

En ajoutant les deux "S" au symbole de l'anarchie, l'auteur réalise un détournement de signification. Ici, le détournement amplifie le message original. Ce mur de banque a décidément reçu beaucoup d'injures. Des taches de peinture en haut du cadre semblent en accord avec le commentaire formulé par l'auteur du graffito.

Juin, centre-ville de Montréal. Agfa Record, 105mm.

5) No Dictature

Voici un autre habile détournement. Cette fois on a transformé le cercle en bombe, renchérissant ainsi l'affirmation initiale.

Juillet, centre-ville de Montréal, Agfa Record, 105mm.

6) Gauche droite en avant les moutons et clitoris

L'inscription est double. Notons que clitoris est peut-être l'abréviation d'une autre inscription que nous avons rencontrée, qui se formulait ainsi: "Clitoris Power". La particularité de ce graffito tient à sa grande taille et au fait qu'il s'adresse croyons-nous aux automobilistes de la rue Ontario. D'autres inscriptions reprennent ces caractéristiques comme pour former un message en continuité. La peinture murale est l'oeuvre du groupe Mur-mur.

Mai, rue Ontario est, Montréal. Leica CL, 105mm (mikkor).

7) Artistes Rentrez chez Vous

Les taches de peinture créent un extrême tourment. L'inscription du bas n'est plus identifiable, mais l'on reconnaît le signe indicateur d'abris atomiques.

Juillet, centre-ville de Montréal, Leica CL, 105mm.

8) Class War

Alors que nous prenions la photographie, le concierge de l'immeuble nous interpelle, nous croyant de connivence avec l'auteur du graffiti. La discussion s'amorce et finalement le concierge admet ignorer la signification de l'inscription. Dans la même veine, il avoue également ne pas comprendre l'acharnement du propriétaire à faire disparaître cette inscription, après tout il y en avait eu bien d'autres... Croyant qu'il s'agit d'une méconnaissance de l'inscription anglaise, nous la lui traduisons. Il rétorque alors qu'il devait effectivement s'agir d'une "chicane" d'étudiants... Nous en sommes demeuré bouche bée. La formation du slogan, quant à elle, est un peu particulière. L'auteur a-t-il voulu souligner l'antagonisme de classe en écrivant "war" au lieu de "struggle"? Cette dernière formulation se retrouve beaucoup plus fréquemment.

Juillet, ghetto étudiant de McGill, Agfa Record, 105mm.

9) Dead Kennedys

Nom d'un orchestre punk qui a présenté un spectacle au Forum de Montréal.

Juin, ghetto étudiant de McGill. Agfa Record, 105mm.

10) Death to Fascism in Iran

Juin, ghetto étudiant de McGill. Agfa Record, 105mm.

11) Dont Ever Work

Tous auront remarqué la répartition d'un lecteur du graffiti: "Don't Eat".

Février, centre-ville de Montréal. Horseman, 120mm.

12) Écrire la Ville

Mars, rue Notre-Dame est, Montréal. Horseman 180mm.

13) Herds of Credits; Hords of Sheep. en dessous,
Take Lambs to the Slaughter, signé Radical Sheep.

À l'hiver 1983, un combat de graffiti a eu lieu sur le campus de l'université McGill. Les protagonistes étaient des féministes qui se donnaient le nom de Radical Sheep d'une part et un groupe (d'hommes présumément) qui eux se donnaient le vocable de Packman.

Mars, McGill, Leica CL, 40mm.

14) Hords of Sheep

Avril, McGill. Agfa Record, 105mm.

15) Intégrez-vous

Juillet, centre-ville de Montréal. Agfa Record, 105mm.

16) K.G.B.

Sigle que l'on utilise couramment pour désigner une importante agence de sécurité et de renseignement de l'Union soviétique.

Janvier, rue St-Jean à Québec. Horseman, 180mm.

17) La lune me soutien Vive l'anarchie

"Soutien" normalement devrait prendre un "t".

Juin, centre-ville de Montréal, Agfa Record, 105mm.

18) La mort

Mars, centre-ville de Montréal, Leicaflex, 50mm.

19) Landlord Must-Die (t) et Le viol un problème communautaire

Cette fois, le détournement vient atténuer le message initial.

Juillet, ghetto étudiant de McGill. Agfa Record.

20) Le hockey ça tue, ça pollue, ça rend cons

"Clitoris Power" se trouve également inscrit, mais de façon très discrète.

Mai, rue Ontario est, Montréal. Leicaflex, 50mm.

21) Lettre à Jean Drapeau...

Célèbre poème de protestation inscrit sur les murs de la demeure de Pauline Julien. La lettre semble signée au nom de la maison d'édition Parti-Pris.

Juin, centre-ville de Montréal, Agfa Record.

22) Le viol un problème communautaire

Juillet, ghetto étudiant, Agfa Record.

23) Liberate Imagination

Ce mur à forte charge iconique laisse paraître les gestes d'une autre inscription, une affiche connote fortement la silhouette d'un être humain.

Mars, centre-ville de Montréal. Leica CL, 105mm.

24) Lots of Plastic People

Juillet, rue Prince-Arthur, Montréal. Agfa Record.

25) Money Box, Money Sucks, it is your Land

Juin, centre-ville de Montréal. Agfa Record.

26) May Day...

Appel de détresse dans les règles de l'aviation internationale.

Mai, centre-ville de Montréal. Agfa Record.

27) Missile-A-Neous Madness

Jeu de mots en opposition aux essais des missiles "Cruise".

Mars, McGill. Agfa Record.

28) Nada

Signifie "rien" en espagnol. Un petit "rats" est aussi inscrit.

Février, centre-ville de Montréal. Horseman, 180mm.

29) Nestor l'insatiable...

A l'attack...

Présumément du même auteur.

Je ne sais pas lire

Ici, il apparaît moins évident qu'il s'agisse de l'oeuvre de Nestor.

Je ne travaille pas le "fuck"

Une fois de plus nous ignorons si c'est l'oeuvre de Nestor. Nous nous demandons ensuite si c'est une allusion au chômage. Le lecteur doit savoir cependant qu'un magasin de fourrure important de la métropole se trouve à proximité. L'allusion porte peut-être sur le débat concernant la chasse au phoque.

Juin, centre-ville de Montréal. Agfa Record.

30) No Future

Janvier, rue St-Jean, Québec. Horseman, 180mm.

31) No Fun

October 1982, Sherbrooke ouest, Montréal. Leica CL, 40mm.

32) No Nuke

Dans le "o" du "No Nuke", on retrouve le signe de paix qui a régné en maître pendant les années 60. Sur les murs, les "T-shirts", les affiches, on le voyait partout.

Juillet, rue Prince-Arthur, Montréal. Agfa Record.

33) No Porn

Porn est bien sûr l'abréviation de pornography. On observe le détournement des lettres "o". Ce détournement pourrait bien signaler contre qui la pornographie exerce ses ravages. Voir même identifier le sexe des auteurs.

34) No Porn

Ouvrier effaçant le graffito.

Juin, McGill, Agfa Record.

35) Phégma Oxy 5

Juin, centre-ville de Montréal. Agfa Record.

36) Quand les riches se font la guerre ce sont les pauvres qui meurent. (Sartre).

Il n'arrive pas souvent que les auteurs de graffiti prennent le soin de citer les auteurs de leurs inscriptions.

Mai, centre-ville de Montréal. Leica CL, 105mm.

37) Qui penses-tu être?

Juillet, centre-ville de Montréal. Agfa Record.

38) Rape: A Community Problem

Juillet, ghetto étudiant de McGill. Agfa Record.

39) Rayer ciel de mes yeux

Une fois de plus l'orthographe intrigue. L'infinitif à "rayer" apparaît-il volontairement? Si on veut interpeller le spectateur, l'impératif serait d'usage.

40) Reality

Juillet, campus de McGill. Agfa Record.

41) Rich

Juin, rue Prince-Arthur, Montréal. Agfa Record.

42) SéVICES d'usure

L'auteur établit une ambiguïté entre "vices" et séVICES".

Juin, rue Ontario, Montréal. Leicaflex, 105mm.

43) The Medium is the Massage

Est-ce une pointe d'ironie envers le célèbre concept de Marshall McLuhan: "The medium is the message"?

Juillet, ghetto étudiant. Agfa Record.

44) The Queen: accompagné de l'Union Jack

Cette inscription se trouve accompagnée de graffiti de tout ordre. Des expressions typiquement françaises, de la poésie de toilettes, etc...

Janvier, centre-ville de Québec. Horseman, 90mm.

45) The Living will Envy the Dead

Les mouvements pacifistes utilisent souvent cette phrase célèbre de Krouchtchev. Ils omettent cependant de le citer.

Juillet, centre-ville de Montréal. Agfa Record.

46) Un silence comme un cri à l'envers

Quelle ampleur ce graffito! Le symbole à la fin du message s'apparente étrangement au symbole qui accompagne le texte des signataires des accords de 1977 à Prague. L'utilisation de ce dernier symbole représente en Tchécoslovaquie un signe d'opposition.

Juillet, rue Notre-Dame, Montréal. Agfa Record.

47) Vie a problènes

L'isolation et l'absence d'accent sur le "a" sont-elles voulues afin de conserver sa ressemblance avec le "a" des anarchistes? Le "n" au lieu du "m" est-il un signe d'inattention ou de précipitation?

Juillet, centre-ville de Montréal. Agfa Record.

48) Vive la mort

Reprise du mot d'ordre des combattants d'élite du général Franco: "Viva la muerte". De la guerre d'Espagne à la ville de Québec, on s'étonne de la continuité du mot d'ordre fasciste.

Janvier, centre-ville de Québec. Horseman 90mm.

49) Votons Gaston Hardy

Nous avons éprouvé une grande surprise en constatant que des enfants du rang où nous habitons inscrivent des graffiti. Nous établissions déjà une hypothèse sur la déruralisation lorsque nous voilà confronté à un graffiti électoral datant du début des années 60. Ne réfutant pas nécessairement notre hypothèse, ce graffiti nous met en garde contre l'assomption que les graffiti ne constituent qu'un phénomène urbain.

Juin, St-Boniface, Québec. Horseman 90mm.

50) Wats' is that is that une patate dada

Ce graffiti d'adolescent, sur un pilier d'un ponton de chemin de fer, indique par son orthographe, sa construction et son choix de terme qu'il ne s'agit pas là de l'oeuvre d'un anglophone. Le "da da" fait sans doute référence à une chanson insipide qui a connu à notre désespoir un grand succès. La ligne tracée autour du "da da" en question évoque étrangement une petite créature que l'on retrouve dans le Packman, jeu électronique qui fait fureur.

51) Woman needs a man like a fish needs a bicycle
(radical sheep) etc...

Voilà un autre exemple de la lutte des graffiti que se sont livrés Packman et Radical Sheep. Tous auront remarqué l'inscription tracée plus haut dans le béton.

"...The Bright Countenance of Truth".

Cette première inscription fait réfléchir sur un autre type de graffiti. Celui-là est cependant investi d'autorité. Son affirmation d'ailleurs placée dans de telles circonstances nous procure un certain sourire...

Cette première phase, bien que purement descriptive, nous autorise tout de même à établir quelques conclusions. D'abord, nous observons une certaine recrudescence du graffiti lorsqu'arrivent les beaux jours du printemps, bien que le phénomène affiche tout de même une persistance pendant les mois d'hiver. Les indications géographiques, quant à elles, nous en apprennent peut-être plus que les notations chronologiques. Nous l'avons indiqué, le centre d'intérêt de notre recherche repose sur les graffiti qui s'adressent à un large public sans distinction de sexe, de milieu ou d'âge. De ce fait, nous avons exclu le graffiti de toilettes. Notre intention est claire, nous nous intéressons au graffiti s'adressant à la sphère publique.²

D'ailleurs, certains lieux semblent être utilisés dans cet esprit par les auteurs de graffiti. Le ghetto étudiant de McGill, la rue Ontario dans sa direction est, le centre-ville de Montréal et les petites rues parallèles à la rue St-Jean (Québec) constituent tous des endroits à forte concentration de graffiti. Et, fait tout aussi caractéristique, tous ces lieux ont en commun qu'il y circule une foule d'individus de tout âge et de divers groupes sociaux, qui se déplacent pour des raisons diverses. La notion d'auditoire nous vient alors à l'esprit. Les auteurs de graffiti en ont pleinement conscience eux aussi, puisqu'ils opèrent techniquement en fonction de cet auditoire.

Prenons par exemple les rues du ghetto étudiant. Les gens s'y déplacent généralement à pied, y compris ceux qui viennent à l'université en voiture, puisque la majorité d'entre eux y cherchent désespérément un stationnement. Quand la chasse à l'espace libre finalement se termine, c'est à pied, en circulant dans le ghetto, qu'ils doivent se rendre à l'université. Les auteurs le savent et écrivent des graffiti de petite dimension, la synthèse du message se saisit parfois sur quelques briques seulement. Pensons à "Rape: A Community Problem" ou à "Dead Kennedys". Il en va tout autrement de la série que l'on retrouve sur la rue Ontario. Dans ce cas les textes recouvrent des murs entiers, concurrençant directement les panneaux publicitaires. À l'instar des agences publicitaires, les auteurs de graffiti prennent en considération les feux rouges, qui retiennent le public pendant un certain temps, tout autant qu'ils

tiennent compte de ce que la circulation automobile s'effectue à sens unique. "Un silence comme un cri à l'envers" occupe toute la largeur d'un terrain vague. Son public cible est l'automobiliste de la rue Notre-Dame, qui passe à une centaine de pieds de là. Il en va de même pour le graffiti à la campagne. On le retrouve sur les piliers d'un viaduc de chemin de fer en dessous duquel doivent circuler tout aussi bien les véhicules que la machinerie agricole.

Si l'emplacement géographique nous autorise à croire au besoin d'un auditoire et à la conscience de celui-ci de la part de l'auteur de graffiti, nous ne pouvons par contre obtenir d'indications précises sur l'auteur du graffiti par ce même emplacement géographique. Prenons l'exemple du centre-ville de Montréal, où l'on retrouve de nombreux graffiti. Aucune indication ne nous permet de conclure que les auteurs de graffiti y résident, y travaillent, ou même, à la limite, qu'ils s'en inspirent directement. Certains graffiti ont un lien évident avec leur environnement: "Money Box", notamment. Mais d'autres n'y font même pas allusion. "May Day" en est un exemple, et nous pourrions en citer de nombreux autres. Jusqu'à présent donc, l'auteur du graffiti demeure bien anonyme.

Un autre aspect lié à l'emplacement géographique mérite notre attention. Nous avons voulu savoir si le fait qu'un graffiti apparaisse à Québec ou à Montréal influençait sa thématique. Bien que limité par la dimension de notre corpus, nous pouvons tout de même indiquer qu'il ne nous semble pas y avoir de distinctions évidentes. Bien sûr, nous retrouvons à Montréal un mur complet adressé au maire Drapeau. Mais nous devons considérer que cette lettre adressée au maire est loin d'être caractéristique de l'ensemble du corpus. Nous pouvons encore plus difficilement nous prononcer si nous élargissons la question jusqu'à nous demander s'il existe une différence spécifique entre le graffiti de ville et celui de la campagne. Deux handicaps majeurs nous empêchent de trancher. D'abord, la grande friabilité du corpus étudié: nous n'avons en effet que deux images qui proviennent de la campagne. Ensuite, l'un des graffiti ruraux fait référence à une candidature politique datant d'une élection qui a eu lieu en 1960, il y a plus de vingt ans. Le contexte socio-politique ayant passablement changé depuis, les comparaisons peuvent avoir un caractère hasardeux. Bien qu'intéressante, la question risque de demeurer sans réponse. La première partie de notre questionnement fournit quant à elle un indice fort intéressant. Elle indique en effet qu'aucune objection de cet ordre ne peut contrevenir à l'établissement d'un sujet transindividuel et en ce sens appuie notre hypothèse, voire même la suggère.

Outre l'emplacement géographique, d'autres aspects méritent également notre attention. Parmi ceux-ci, il y a la question des moyens techniques d'écriture. S'il nous apparaît coutumier d'observer des graffiti peints sur une surface quelconque, il importe de mettre en perspective ce qui nous semble habituel. Précisons que chronologiquement, le graffiti a souvent été gratté sur une surface avant que ne se répande l'usage de la peinture. Restif de La Bretonne nous en donne un exemple éloquent. L'action sur le support diffère alors grandement: D'aucuns diront que le support se trouve attaqué dans sa substance, alors que d'autres le verront intégré au message. Gratté ou peint, le graffiti peut tenir le même propos. Cependant, le contexte s'en trouve grandement modifié.

Dans certains pays, par exemple, la peinture peut être presque impossible à trouver. Castleman décrit le "Rack Up"³ comme une étape cruciale dans la réalisation des graffiti sur les wagons du métro de New York. L'existence de la peinture en aérosol modifie et facilite le travail des "graffiteurs" de notre époque. Ce gain en rapidité qu'apporte la technologie comporte également certains risques. Un "artiste" new-yorkais (c'est ainsi que les auteurs de graffiti se désignent entre eux) a subi de sérieuses brûlures lorsqu'une étincelle provenant d'un wagon de métro a fait exploser la dizaine de bombonnes qu'il comptait vaporiser. L'évolution technique, on le constate, a donc pu avoir des incidences sur le contexte de réalisation du graffiti. La rapidité d'application des peintures en aérosol a peut-être même augmenté le possible de l'auteur du graffiti. Le cas du métro de New York nous incite à le croire. Ce ne serait d'ailleurs pas la première fois qu'une technique augmenterait le champ de l'activité humaine. Nous avons ouvert cette parenthèse afin de mieux situer une question provenant d'une observation attentive de notre corpus. Nous avons constaté en effet qu'un nombre impressionnant des inscriptions ont été exécutées au pochoir. "Rats" et "Death to Fascism in Iran" illustrent bien notre propos. L'examen du corpus révèle également que l'utilisation de ce procédé laisse croire à l'action de groupes organisés. Ajoutons "Le viol un problème communautaire" aux exemples précédents. Cette méthode possède certes de nombreux avantages: la rapidité d'exécution, l'uniformité du discours, de même qu'une lecture assurée par l'utilisation des lettres moulées. De cette façon on peut même réaliser un graffiti dans une langue étrangère. Nous en venons donc à formuler la question suivante: les avantages des nouvelles techniques comme les aérosols et les pochoirs vont-ils avoir une influence sur le graffiti? Nous songeons non seulement au contexte d'application, mais à l'impact de cette technique sur le contenu du graffiti. Deviendra-t-il plus standardisé, ou aura-

t-il un impact plus restreint, compte tenu des dimensions réduites que lui imposent le pochage? Nous pouvons déjà voir les limites quant à l'auditoire. Assistons-nous au début d'une standardisation, et si oui, quel impact aura-t-elle? Nous ne pouvons pour l'instant répondre à toutes ces questions. Mais peut-être avons-nous là un modèle réduit de nombreuses autres mutations qui s'opèrent dans nos sociétés. Le "Qui penses-tu être" possède peut-être la charge de cette mutation.

Avant de terminer nous voudrions signaler un point fort intéressant que laisse paraître la description de notre corpus. Nous pensons à l'étude du discours des graffiti, discours étudié pour lui-même. Entre les seules lettres "K.G.B.", la série de "No" tels que "No Porn", "No Future", "No Fun" etc... et les énoncés comme "Écrire la ville", de grandes différences s'observent. Ces différences de formulation constituent des indices, des informations concernant l'attitude du "graffiteur" tout comme la façon dont il aborde son public. De nombreux théoriciens se sont penchés sur une telle perspective. Citons notamment Austin⁴, pour son analyse de l'acte du discours (Speech Act) par l'énonciation constatative et l'énonciation performative. Habermas⁵ a également touché ce sujet en s'interrogeant sur la pragmatique universelle. Loin de déconsidérer de telles approches, nous avons cependant choisi d'en explorer une différente. La nôtre veut mettre en valeur le corpus que nous avons rassemblé sous la lumière de l'hypothèse du sujet transindividuel telle que formulée par Goldmann. En misant sur le concept de la totalité, nous espérons découvrir ce que l'histoire, les déterminismes économiques, l'action des classes sociales et l'évolution de leur conscience ont eu comme influence sur le corpus. L'autre analyse possède un dynamique tout à fait différente. Par l'utilisation des mots, elle tente de découvrir en quoi consiste la mécanique qui gère le lien des mots au reste de l'univers. À ce dernier parcours plus spécifiquement lié au langage, nous avons donc préféré le pari de la totalité. À ce moment-ci, il correspondait mieux à nos préoccupations et à nos aspirations.

Bien que très intéressant, le premier stade descriptif ne peut suffire à cerner le corpus que nous avons rassemblé. Reprenons donc le cheminement méthodologique que Goldmann nous propose et passons maintenant à l'étape suivante: l'effort d'interprétation et d'explication. Nous verrons dans le prochain chapitre le sens de cette appellation.

NOTES DU CHAPITRE II

- 1) J. Habermas, "The Public Sphere: An Encyclopedia Article", la parution dans Staat und Politik, Frankfurt Am Main, 1964, pp. 220-226.
- 2) Habermas. Loc. cit.
- 3) Craig Castleman, "Getting Up": Subway Graffiti in Yew York, University Microfilms International, 1980, 442 p.

Par tradition chez les auteurs de graffiti de New York, tout le matériel doit être volé. De toute façon, la majorité d'entre eux n'auraient pas les moyens financiers pour acheter les dizaines de bombonnes de peinture en aérosol qu'ils utilisent en une seule nuit. Ils organisent donc, de préférence en groupe, ces vols qui parfois prennent des allures spectaculaires. Une école se vit ainsi soulagée de 103 bombonnes de peinture.

- 4) J.L. Austin, Quand dire c'est faire, Paris, Seuil, 1970, 183 p.
- 5) Jurgen Habermas, Communication and the Evolution of Society, Boston, Beacon Press, 1979, 239 p.



CHAPITRE III

LA QUÊTE D'UNE STRUCTURE ET SON EXPLICATION

Dans le but d'augmenter notre pouvoir de connaissance sur le corpus que nous avons constitué, nous avons emprunté à Goldmann, Sciences humaines et philosophie (1966), non seulement sa méthode mais aussi un de ses concepts-clefs: le sujet transindividuel.

Or, le secteur à sujet transindividuel de la vie humaine embrasse tout de ce qui, dans le comportement des hommes, est directement ou indirectement social et historique, c'est-à-dire notamment tout ce qui concerne l'action des hommes sur le monde naturel et social (nourriture, protection, organisation des relations interhumaines, révolutions, guerres etc., et, à partir de là, toute la vie culturelle et notamment puisque c'est notre sujet, toute création littéraire valable).¹

Goldmann aura pris soin de préciser que le nombre d'individus constituant un sujet transindividuel peut varier de deux à plusieurs millions. Tout individu engagé dans plusieurs actions peut faire partie d'un grand nombre de sujets transindividuels différents, il n'y a pas de principe d'exclusivité. La conscience du sujet transindividuel n'aura pas de réalité propre et n'existera que dans les consciences individuelles engagées dans un ensemble de relations structurées. Mais il se peut, précise-t-il, que les membres du sujet transindividuel n'aient pas conscience de leur appartenance.

Ces caractéristiques, nous croyons pouvoir les retrouver toutes dans notre corpus. Nous observons en effet le comportement d'un groupe d'êtres humains impliqués dans différents sujets transindividuels. Notre analyse veut étudier l'un de ceux-ci: l'auteur de graffiti. Mais comment étudier ce groupe qui ne développe d'ailleurs pas de conscience d'appartenance?

Avant de formuler une réponse à cette question, certaines précisions s'imposent. Disons d'abord que Goldmann avait développé une méthode de travail très précise concernant l'activité culturelle. Nous avons l'intention d'emprunter cette méthode et de l'appliquer au graffiti. Nous ignorons cependant si Goldmann aurait considéré le graffiti comme un phénomène culturel. À notre avis, certaines de nos images nous portent à croire que oui. Nous ne croyons pas faire entorse à sa pensée en utilisant son modèle appliqué au domaine culturel. En effet, il n'existe pas selon nous de différences significatives entre les analyses théoriques qui portent sur l'analyse d'un sujet transindividuel social et l'analyse d'un sujet transindividuel socio-culturel. Il s'agit toujours d'un sujet transindividuel obéissant aux mêmes lois de structure. Goldmann ne nous y autorise-t-il pas d'ailleurs lorsqu'il dresse les exigences préliminaires de tout travail scientifique appliqué à la littérature?

Précisons d'abord les exigences d'une pareille étude. Elles sont celles de tout travail scientifique malheureusement peu appliquées lorsqu'il s'agit d'oeuvres littéraires.²

La méthode de travail que nous emprunterons au père du structuralisme génétique comporte deux étapes. En premier lieu, un effort d'interprétation doit permettre de dégager la structure la plus simple possible du corpus étudié, afin qu'une et une seule hypothèse puisse s'établir. Dans un second temps le chercheur doit tenter d'expliquer la genèse de la structure. Nous nous trouvons donc à la première étape. Mais sur quoi repose donc cette structure que nous devons tenter d'établir, cette structure qui soutient rappelons-le l'activité de notre sujet transindividuel? Goldmann formule la réponse de la façon suivante:

...Nous essayerons maintenant d'esquisser, en lignes générales et schématiques, trois grands éléments de structure de la vie sociale: l'importance particulière de la vie économique, la fonction historique prédominante des classes sociales et la notion de conscience possible.³

Voici donc les trois axes d'analyse avec lesquels nous comptons revoir notre sujet transindividuel, à partir de sa production rassemblée en un corpus d'images photographiques. La grille détaillée d'analyse apparaît en annexe.

Pour analyser les déterminismes économiques à partir d'une série d'images de graffiti, nous ne pourrions certes pas nous appuyer sur des données statistiques et économiques contenues dans les images comme telles. Nous espérons cependant établir une correspondance entre la situation économique et le corpus d'images de graffiti que nous avons rassemblé. Pour établir cette correspondance, nous devons donc faire l'étude de la situation économique qui prévalait au Québec lors de la constitution de notre corpus (d'octobre 1982 à août 1983).

Si nous voulons identifier les déterminismes réels, la description analytique de la vie économique doit aussi couvrir une période antérieure à notre enquête. Ainsi, nous laissons aux déterminismes économiques le temps d'avoir un impact sur notre sujet transindividuel. Une raison purement technique plaide aussi en faveur de cette procédure. En effet, au moment où nous photographions un graffiti, nous ignorons depuis combien de temps il existe. Selon les rigueurs du climat, la qualité de l'environnement, l'endroit où elles sont inscrites et la qualité de la peinture, la durée des inscriptions semble varier énormément. En milieu urbain, les graffiti ne résistent

guère plus de huit mois, tandis qu'à la campagne nous en avons repéré un qui existe depuis plus d'une vingtaine d'années. Nous croyons qu'une période de deux ans devrait rendre justice à la situation économique qui a influencé notre corpus. Nous étudierons donc la conjoncture économique du Québec de 1981 à 1983. Nous devons considérer deux types d'éléments: les éléments structurels et les éléments conjoncturels. Voyons d'abord les éléments structurels.

Les éléments structurels rassemblent les données fondamentales de notre assise économique et constituent en quelque sorte les caractéristiques de la vie économique du Québec. Sans parler de permanence, disons que ces éléments ne varient règle générale que très lentement, obéissant à une dynamique historique, sociale et politique.

Dans sa vie économique, le Québec est capitaliste. Situé en Amérique du Nord près des États-Unis, il subit évidemment une forte influence de son voisin. Notre économie, bien que développée, s'oriente surtout sur le développement et l'exploitation des matières premières. Le contrôle étranger, particulièrement celui des Américains, est omniprésent. Bien que sous une double juridiction étatique, en l'occurrence les gouvernements fédéral et provincial, la direction de la vie économique n'appartient qu'à une petite élite corporatiste. Le syndicalisme s'inspire lui aussi du modèle nord-américain. On note toutefois la présence d'une organisation syndicale proprement québécoise qui a connu des périodes fort dynamiques. La population qui y vit se fait de plus en plus vieillissante et habite désormais majoritairement la ville. L'organisation familiale y est devenue petite. Le niveau de scolarisation n'y est pas très élevé (entre 0 et 9 années de scolarité: 28,4%; entre 9 et 13: 64,6%; 13 et plus, moins de 7 %). Fortement intégrée au système de consommation de masse, la population évolue dans un univers où les média, très développés, possèdent une grande importance.⁴

La conjoncture, quant à elle, concerne les éléments de nature occasionnelle, qui d'ailleurs nous obligent à relativiser notre corpus et à lui donner des paramètres dans le temps. Son impact par contre peut se mesurer plus facilement. Pendant la période que nous étudions, la grande vedette a été sans contredit le capital bancaire. Les forts taux d'intérêts ont eu des répercussions sur tous les autres domaines de l'activité économique. Bien sûr l'inflation a connu une nette régression, mais à quel prix! Augmentation drastique des faillites, fermetures dramatiques d'usines (des villes entières furent fermées), augmentation inégalée du nombre de chômeurs, principale-

ment chez les jeunes qui ne parviennent pas à s'intégrer à la vie économique du pays. Tout cela entraîne rapidement une baisse du pouvoir d'achat des particuliers, du taux de profit des entreprises et du revenu des budgets de l'État. Ce dernier (au Québec) effectue une coupure radicale de ses services au moment même où s'amorcent des négociations dans le secteur public. Face à l'appareil juridique dont disposent les gouvernements, les organisations syndicales reculent sur plusieurs aspects de leurs conventions collectives. Les organisations patronales emboîtent le pas et entreprennent une offensive pour diminuer les gains salariaux.

En toile de fond, les prix du pétrole et de ses sous-produits ne cessent d'augmenter. Il n'est pas surprenant alors d'observer une baisse de l'indice de la consommation. Dans ce dérapage, le dollar se stabilise pourtant sur les marchés de change internationaux. Pour les travailleurs, il s'agit d'une bien maigre consolation. Leurs espoirs, dit-on, doivent se fonder sur une relance économique. Pourtant dès les premiers signes de cette relance, les économistes observent un phénomène nouveau: l'augmentation du produit national brut s'accompagne d'un accroissement du taux de chômage. Ici, peut-être que conjoncture et structure viennent se rejoindre sous l'influence d'un nouveau facteur, celui de la robotique.⁵

Voyons maintenant si les déterminismes économiques transparaissent de façon explicite ou implicite dans notre corpus.⁶

Une étude attentive de nos images nous permet de dégager un premier élément de structure. Disons d'abord que les allusions à la structure économique semblent rares. Il y a bien le fameux "Rich" qui, s'il n'est pas explicite, indique tout de même une certaine inégalité. Inégalité que l'on pourrait relier au rôle de la petite bourgeoisie dans le système capitaliste. "Rich" pointe un restaurant bien coté de la rue Prince-Arthur. "Money Box" critique l'appropriation du territoire et le pouvoir de l'argent. Mais comme nous l'avions prévu, les éléments conjoncturels transparaissent beaucoup plus. Alors que la situation économique demeure sombre, surtout pour les jeunes, nous ne croyons pas exagéré de lier la redondance des "No Fun", "No Future", "Vive la Mort" et "Vie a Problèmes" à cette même situation économique. "Artistes rentrez chez vous" en donne un autre exemple, bien que dans ce dernier cas l'allusion vise spécifiquement une catégorie particulière d'individus. Nous considérons révélateur qu'au moins une douzaine de graffiti fassent une allusion que nous interprétons comme directe à la situation économique. Bien sûr, le discours n'est pas explicite,

mais la perception que les auteurs ont de cette situation l'est. Ils se sentent concernés par la situation économique, puisqu'ils y font référence.

Nous n'avons cependant pu établir aucun lien direct avec le contrôle économique des média. Nous aurions aimé démontrer un rapport entre le contrôle financier des média et son impact sur l'information véhiculée par ceux-ci. Nous aurions pu en conclure alors que le graffiti devenait un lieu où l'on exprime ce qui ne serait pas permis. Bien que séduisante, cette hypothèse d'un impact de la structure économique sur la structure de notre sujet transindividuel ne réussit pas à se justifier. Par contre, nous pouvons confirmer que le graffiti constitue un moyen d'expression et une façon de rejoindre un auditoire qui demeure peu dispendieux, donc accessible.

Nous ne voudrions pas lier de façon absolue le graffiti aux éléments économiques et en ce sens devenir déterministe. Disons seulement qu'un individu en chômage, ayant à faire face à de hauts taux d'intérêts, pourrait se sentir motivé par ces facteurs économiques et inscrire "Ass" sur un édifice de la Banque du Canada. L'examen de la situation économique permet d'abord d'établir l'existence d'un climat de morosité. Nous constatons ensuite que ce climat influence la thématique d'un bon cinquième de notre corpus. Si l'on considère le nombre de thèmes possible, nous pouvons parler alors d'un impact significatif et d'élément de structure.

Le second élément de structure, la fonction historique des classes sociales, nous renseigne de façon fort intéressante sur notre corpus. Goldman accorde une importance particulière à cet élément. Selon lui, les classes sociales constituent les infrastructures des visions du monde.

Chaque fois qu'il s'est agi de trouver l'infrastructure d'une philosophie, d'un courant littéraire ou artistique, nous sommes arrivés, non pas à une génération, nation ou Église, à une profession ou à tout autre groupe social, mais à une classe sociale et à ses relations avec la société.⁷

Pour définir une classe sociale, Goldman considère deux facteurs: la fonction dans la production et les relations avec les autres classes. Nous avons utilisé ces deux outils pour tenter d'évaluer la fonction historique des classes sociales. Mais nous avons d'abord eu à résoudre un problème. Nous n'avons pas réussi, en nous appuyant sur notre corpus, à identifier une classe sociale bien déterminée.

Le corpus révèle en effet une série d'oppositions (8): "No Dictature", "En avant les moutons", "No Porn" etc... Mais rarement ces oppositions formulent-elles une appartenance de classe ou un antagonisme de classe. Certains graffiti comme "Class

War" sont explicites, mais il n'en va pas ainsi pour la grande majorité. Deux graffiti seulement nous fournissent des indices sur leur fonction dans la production. Les autres ne nous permettent aucune déduction.

La situation se résume assez bien à l'aide d'une seule image: "Landlord Must Die (T)". Le détournement effectué sur cette image en change toute la signification. Une seule lettre transforme un message critique en un message humoristique. Ainsi donc, si la thématique, passant de "Die" à "Diet", de "Nada" à "No Porn", de "Vive la Mort" à "Votons Gaston Hardy", ne permet pas d'identifier une classe sociale, nous devons admettre que la fonction dans la production n'indique pas clairement l'appartenance de classe. Nous voilà fort désarmé pour évaluer la fonction historique des classes sociales en rapport avec notre corpus.

Nous trouvons-nous alors en contradiction flagrante avec les affirmations de Goldmann? Pas tout à fait, pour les deux raisons suivantes. Disons d'abord qu'une image nous a fait réaliser un aspect important. L'analyse de la quatorzième image, "Hords of Sheep", fait prendre conscience que le graffiti attaque toujours la propriété de quelqu'un. Qu'il s'agisse d'un particulier, d'une compagnie ou d'un état. Au Québec, par exemple, le graffiti est sous la juridiction du code civil, sous la rubrique "Atteinte à la propriété privée", et il tombe sous l'effet de l'article 1053.⁹ Bien que cette constatation ne décrive pas une classe sociale bien précise, elle autorise à penser que les propriétaires d'immeubles en général n'ont pas tendance à utiliser ce moyen d'expression et même qu'ils l'abhorrent.

Il peut également s'avérer intéressant de nous pencher sur ce que ne fait pas le graffiti. Nous l'avons dit, la grande majorité des inscriptions ne jouent aucun rôle dans la production. Pourtant, le proche parent du graffiti, intégré au système capitaliste, participe à la justification de la production en invitant le public à consommer, voire à sur-consommer¹⁰. La fonction dans la production devient donc radicalement différente entre graffiti et placards publicitaires. Mais la comparaison reste-t-elle possible? Nous le croyons, puisque l'auteur de l'affiche publicitaire n'est nullement identifié, donc apparemment anonyme comme l'auteur du graffiti. Dans les deux cas, le lieu d'exposition au public est capital, le placard se réserve donc un espace que l'on négocie en fonction d'un auditoire possible. On pourrait objecter l'aspect pictural des placards, ce à quoi il serait facile de rétorquer que les graffiti de New York, par exemple, renferment un aspect pictural déterminant. Placards et graffiti partagent à nos yeux les caractéristiques d'une même appartenance.

Sans pouvoir affecter au graffiti une classe spécifique, nous pouvons tout de même déterminer des secteurs de la vie sociale où il n'intervient pas. Dire que le graffiti constitue une peste pour les propriétaires immobiliers, dire qu'il ne s'insère pas dans la production, dire qu'il se distingue très nettement du placard publicitaire par sa fonction dans la production, ce n'est peut-être pas préciser l'appartenance à une classe sociale, mais cela confère tout de même au graffiti un caractère d'opposition.

Le dernier élément de structure, la notion de conscience possible, va permettre sans doute de préciser cette affirmation.

L'utilisation de cette fameuse notion de conscience possible pose certaines difficultés. Goldman lui-même disait en introduction à une conférence en communication qu'il se débattait depuis une vingtaine d'années avec le concept de conscience possible. Mais qu'est-ce au juste que la conscience possible? Sous la rubrique "La révolte des lettres et des arts", Goldman en réussit une synthèse remarquable.

Je dirai, ... que le possible est la catégorie fondamentale pour la compréhension de l'histoire humaine, et que la grande différence entre la sociologie positiviste et la sociologie dialectique consiste précisément dans le fait que la première se contente de développer une photographie aussi exacte, aussi minutieuse que possible de la société existante, alors que la seconde essaie de dégager dans la société qu'elle étudie la conscience possible, les tendances virtuelles qui sont en train de se développer et qui sont orientées vers son dépassement. Bref, la première essaie de rendre compte du fonctionnement de la structuration existante, la seconde est centrée sur les possibilités de variation et de transformation de la conscience et de la réalité sociales.¹¹

Ce concept, qui ne peut que susciter l'admiration, tant par sa perspicacité que par l'espoir qu'il véhicule, demeure tout de même difficile à appliquer. Difficile puisqu'il exige un esprit de synthèse, d'analyse et une vision du monde peu commune. Notre recherche crée en plus de ces exigences un autre ordre de difficulté. Ayant constaté la conscience réelle qui émane de notre corpus, nous devons par la suite tenter d'en évaluer la conscience possible. Comme nous ne bénéficions pas d'un recul temporel vis-à-vis notre corpus, nous ne pourrions vérifier si nos hypothèses se confirment ou non. Étant contemporain à notre corpus, nous devons donc effectuer un travail de prospective. Nous ne nous y sentons pas particulièrement préparé. Nous ne pouvons cependant difficilement y échapper sans tomber dans le piège d'une sociologie positiviste. Le retour au corpus s'effectue donc dans l'intention non pas d'y déceler le simple reflet d'une réalité sociale, mais "l'expression particulièrement cohérente des aspirations d'un sujet collectif."¹²

Ces aspirations se manifestent sous diverses formes et constituent de loin l'aspect le plus dynamique de notre corpus.¹³ La thématique du rejet apparaît sans doute comme un des traits significatifs de cet élément de structure. Elle confirme le caractère oppositionnel que nous avons observé précédemment. Devrions-nous y percevoir une lacune de notre analyse, puisqu'il ne s'agirait là que d'une description de la conscience réelle? Admettons d'abord que certains graffiti ne laissent que peu de place à l'interprétation et à la perception d'une conscience possible. Mais cette cascade de refus ("No Future", "Don't Ever Work", "Annulons", "La mort" etc...), par son effet cumulatif, devient indicatrice d'un désir, celui de voir la situation contemporaine changer. Et ce désir de changement n'appartient-il pas justement à une évolution de la conscience possible?

Parfois pur et simple comme dans le cas de "A l'attack", ce rejet devient ailleurs plus ou moins explicite. "A gauche et à droite, en avant les moutons" n'arrive pas à formuler de contrepartie. La ligne anarchiste en fait évidemment son cheval de bataille. "K.G.B." opposé à la fleur joue un peu le même rôle. La conscience possible prend des allures d'une campagne pour la conscience de l'impossible. Ce point de vue ne se retrouve pas dans tous les graffiti qui optent pour le rejet. Certains d'entre eux réussissent à tracer d'autres avenues, d'autres idéaux. Dans "No Porn", on ne perçoit pas ce sentiment d'impossible. Au contraire, l'existence d'une société sans pornographie, sans exploitation sexuelle, où l'on discute du viol comme d'un problème social, semble montrer un désir que l'on tente de faire partager à l'auditoire. Le "No Nukes" et "Le Missile-Aneous Madness" en constituent d'autres exemples. Mais, précisons-le, ce discours n'est pas explicite.

D'autres cependant formulent ouvertement de nouvelles aspirations. Après l'avoir paraphrasé, reprenons "Le Viol: un problème communautaire" ou encore "Quand les riches font la guerre". Ce dernier graffiti laisse clairement sous-entendre que lorsque les pauvres, ceux qui font la guerre, auront atteint un certain niveau de conscience et de pouvoir, les guerres disparaîtront. Comme dans le cas présent, certains graffiti font appel à plus d'informations, d'explications que les quelques mots écrits sur le mur. Mais les réflexions que nous obligent à faire ces quelques mots s'effectuent bel et bien dans le champ de notre conscience. Nous pouvons dire la même chose de "The Living will Envy the Death"; toutes ces propositions s'amorcent et se développent dans notre esprit. Tous les graffiti qui s'adressent à la qualité de la vie dans un milieu urbain, tels "La lettre à Jean Drapeau", "Rayer le ciel de mes yeux",

"Écrire la ville" ou encore "Money Box... it is your land", doivent être envisagés dans cette optique.

D'autres en un sens vont encore plus loin et interpellent directement l'auditoire, le questionnant sur le champ de sa conscience. "Qui penses-tu être" compte parmi ceux-là, et "Reality" joue le même rôle en disant aux étudiants d'aller confronter leurs idées avec une autre réalité. Ils demeurent toutefois peu nombreux.

Quelques graffiti abordent aussi le champ de la conscience mais cette fois, de façon non consciente espérons-le, pour le restreindre. Le graffiti "intégrez-vous" inscrit dans un quartier d'immigrants et "Votons Gaston Hardy" appartiennent à cette catégorie. La mise en contexte de cette dernière image identifie une résistance au changement, une opposition à ce qui allait devenir la Révolution tranquille.

Bien que quelques graffiti fassent allusion à la lutte des classes et à la pénible situation des artistes (pensons à "Class War" et "Liberate imagination"), leurs revendications et aspirations ne se trouvent pas formulées en rapport de force, en fonction de la lutte des classes.

Dans un premier temps, nous avons donc constaté un climat économique difficile, un caractère d'opposition et une volonté de changement. Cette volonté de changement procède d'un vaste malaise qui formule des secteurs d'interventions, certains mieux que d'autres. La conscience possible s'y trouve alors plus apparent. Peut-être avons-nous là une indication d'une organisation plus structurée. Les groupes de pression intervenant sur la situation de la femme semblent le laisser croire. Les verts, écologistes et anti-nucléaires, se manifestent également. La qualité de vie en milieu urbain constituent la dernière expression d'une conscience possible. Nous pensons qu'ainsi s'établissent les grands paramètres de notre structure.

Mais avons-nous tout expliqué? D'où vient cette absence de conscience de classe par exemple? Pour répondre à cela, il faut procéder à la seconde étape de notre analyse, celle de l'explication. Cette seconde phase se détache de l'immédiateté du corpus et en étudie les facteurs extérieurs.

Le contexte socio-politique particulier au Québec peut fournir quelques explications. Le Parti québécois abandonne ses allures sociales-démocrates et opte pour le

néo-conservatisme. Jamais l'État n'a-t-il exercé une telle coercition contre ses travailleurs que lors des dernières négociations dans le secteur public. Le monde syndical, coïncé entre les attaques patronales, l'appauvrissement de ses membres, la diminution de ses effectifs et la concurrence des syndicats d'affaire, lorgne vers un certain corporatisme. Marcel Pépin, celui qui avait lancé l'idée du deuxième front¹⁴ à la fin des années 60, vient de regrouper une équipe autour de lui dans le but de jeter les bases d'un mouvement socialiste authentique. La lecture de leur manifeste¹⁵ indique cependant un écart inquiétant entre leur position et la manifestation de certains éléments de la conscience possible qui émanent de notre corpus. Cet écart on l'observe surtout dans le domaine des aspirations pacifistes et écologistes. La condition de la femme n'y est pas non plus particulièrement développée. Une certaine rigidité risque donc de ne pas intégrer de nouvelles aspirations.¹⁶

Nous devons nous rappeler que divers groupes particulièrement actifs à la fin des années 70 ont exaspéré plusieurs militants. Positions absurdes sur le Cambodge par exemple, dilettantisme flagrant et discours stalinien ont laissé des traces amères dans le mouvement ouvrier et populaire¹⁷. Tout cela s'accompagne d'un autre phénomène, celui de la disparition des modèles. Pendant longtemps en effet, la conscience possible s'est débattue sur l'exemple des réalisations sociales de tel ou tel pays. Le modèle soviétique, par exemple, a joui d'une certaine popularité, avant que l'intelligentsia française ne réalise de pénibles constatations. Nous avons connu les modèles cubain et chinois, mais souvent l'enthousiasme a laissé place à une réalité quelque peu différente, qui ne correspondait pas à nos aspirations. Le problème de ces modèles a souvent résidé dans le fait que d'aucuns ont pensé les appliquer sans respecter l'authenticité et les conditions historiques des divers peuples. C'est précisément ce que ceux qui les ont établi avaient compris. La façon dont Lénine et Mao ont abordé la question de la paysannerie diffère grandement. L'un redistribue les terres aux paysans, l'autre les regroupe. C'est leur évaluation de la conscience possible qui doit devenir notre modèle. Parler d'amélioration, de changement devient presque théorique sans référence au modèle. Cette attitude exige une nouvelle maturité politique.

NOTES DU CHAPITRE III

- 1) L. Goldmann, Sciences humaines et philosophie, Paris, Denŕel/Gonthier, 1966, pp. 152-153.
- 2) L. Goldmann, op. cit., p. 157.
- 3) Idem, p. 90.
- 4) Nous n'avons certes pas la prétention d'effectuer une analyse économique exhaustive puisqu'il ne s'agit pas de l'essentiel de notre propos. Nous avons préféré faire une rapide synthèse des conclusions d'une thèse qui abordait spécifiquement ce sujet. Le mérite de ce travail revient donc au Docteur Claude Martin, diplômé en économie internationale de l'Université de Aix-en-Provence. Le Docteur Martin enseigne au Département de communication de l'Université Laval.

C. Martin, Dépendance économique et crise du capitalisme au Québec 1945-1980, (Thèse non publiée), Aix Marseille II, Faculté des sciences économiques, 1982, 448 p.
- 5) La synthèse de la conjoncture s'appuie sur les documents suivants.

Statistique Canada
Revue Statistique du Canada, 1980-81-82, ministère des Approvisionnements et Services Canada.

Marché du Travail, ministère de la Main-d'Oeuvre et de la Sécurité du Revenu, 1981-82.

Banque du Canada, Rapport annuel du Gouverneur au Ministre des finances et relevé de comptes pour l'année 1981, (1982), Ottawa. (65 p. et 56 p.)

Statistique, Bureau de la statistique du Québec, Québec, Trimestriel, 1981-82.
- 6) Voir l'étude détaillée en annexe.
- 7) Goldmann, op. cit., p. 109.
- 8) Voir l'annexe.
- 9) Consultation auprès de maître Lucien Bédard, avocat travaillant au contentieux du réseau de l'Université du Québec.
- 10) Michel Matarasso a conduit une étude fort intéressante sur le sujet:

"Lecture seconde de Nice: Murs-façades-placards publicitaires", Communication, No 17, (1971), pp. 158-166.
- 11) Lucien Goldmann, La création culturelle dans la société moderne, Paris, Denŕel/Gonthier, 1971, p. 59.

- 12) Goldmann, La création..., op. cit., p. 161.
- 13) Les observations se trouvent inscrites dans la troisième colonne de notre annexe.
- 14) L'idée centrale du deuxième front était d'établir la lutte des travailleurs en dehors du milieu du travail. L'exploitation disait-il continue chez vous. Le deuxième front visait donc à élargir la mobilisation des membres de la C.S.N. Plusieurs groupes populaires ont réussi à établir des jonctions intéressantes. Les A.C.E.F. (Associations coopératives d'économie familiale) par leurs activités dynamiques avaient en un sens démarré le concept du deuxième front.
- 15) Le Comité des Cent, Pour un Québec socialiste, Montréal, Mouvement socialiste, 1981, 56 p.
- 16) Nos appréhensions ont été relevées ailleurs et par d'autres. "Le Temps Fou", Déc.-Janv. 1981-1982, No 18, p. 7. Rédigea un éditorial en ce sens. André Kuzminski dans son article "Un" manifeste en quête d'un mouvement ouvrier réel", Cahiers du socialisme, No 9, Hiver 1982, pp. 189-196. aborde également cette question. Précisons que le même écart s'observe dans la brochure du RPS. Le regroupement pour le socialisme: ses orientations, ses interventions, son fonctionnement, Éditions socialisme et indépendance, 1982, 44 p.
- 17) M. Dési, M. Ferland, B. Lévesque, Y. Vaillancourt. La conjoncture au Québec au début des années 80: les enjeux pour le mouvement ouvrier populaire. Rimouski, La Librairie socialiste de l'Est du Québec, 1980, 200 p.

Retenons particulièrement l'analyse des mouvements "MLisme" (pp. 102-106). La disparition d'En Lutte! et la désintégration du P.C.O. demeurent le signe le plus évident de la désapprobation de leurs orientations par les mouvements ouvriers et populaires. D'anciens membres de ces organisations n'ont pas ménagé leurs critiques. Pierre Milot est l'un de ceux-là.

Pierre Milot, "Le schisme Chine-Albanie et le Mouvement Marxiste-Léniniste Canadien", Cahiers du socialisme, No 6, Automne 1980, pp. 5-40.



CONCLUSION

Nous voilà maintenant en mesure de formuler certaines conclusions. De ce qui précède, il ressort une crise de "l'alternative" à la société québécoise actuelle¹. Devons-nous nous surprendre alors de voir apparaître des inscriptions comme "La mort", "Nada" et celles qui véhiculent l'impossible comme "Annulons" et les autres revendications anarchistes? Le drame de tout cela vient du fait que le vacuum ainsi créé ne reste pas inoccupé. Ainsi, dans la campagne à la chefferie libérale, M. Bourassa, qui n'a jamais montré de sympathie particulière envers la classe ouvrière, fait office de candidat modéré. Nous éloignons-nous de l'analyse de notre corpus? Pas du tout, puisque le vide laissé par la crise de l'alternative se joue aussi sur une toile de fond, beaucoup plus large celle-là et contre laquelle il faudrait pouvoir se mobiliser. C'est le système capitaliste dans son ensemble qui entre en ligne de compte. L'analyse de Lukacs met en évidence l'impact de l'organisation capitaliste sur la structure de la conscience et sur l'activité culturelle. Encore une fois, nous nous tournons vers Goldman, pour lui emprunter la synthèse de la théorie de la réification.

Pour nous limiter à quelques idées centrales, disons que l'ensemble de la structure sociale, le caractère global des relations interhumaines, tend à disparaître de la conscience des individus, réduisant ainsi considérablement la sphère dans laquelle pouvait se manifester leur activité de synthèse et créant une vision individualiste et atomisée des relations des hommes avec les autres hommes de l'univers. La communauté, les valeurs positives, l'espoir de dépassement, toutes les structures qualitatives tendent à disparaître de la conscience des hommes pour faire place à l'entendement et au quantitatif; la réalité perd toute transparence et devient opaque, l'homme devient limité et désorienté. Le progrès considérable des forces productives et, avec elles, de la science et de la technique, ne se réalise qu'au prix d'un énorme rétrécissement du champ de la conscience...²

Cet énorme rétrécissement de champ de la conscience, ajouté à ce que nous avons appelé la crise de l'alternative, vient jeter une lumière intéressante sur les éléments de structure que nous avons observés. Notre sujet transindividuel nous semble formuler une opposition. Cette opposition, il ne parvient pas toujours à la définir en propositions précises. Quand il le fait, dans le cas de la situation de la femme, des conditions de vie urbaine ou encore dans une prise de position en faveur de l'écologie, notre sujet transindividuel ne réussit pas à inscrire ses réclamations dans un rapport de force. La théorie de la réification nous permet de comprendre et en un sens de valoriser la grande caractéristique du sujet transindividuel que nous étudions: son opposition, sa résistance à la restriction du champ de la conscience. En ce sens, il diffère également des grands auteurs, des chefs de file de la culture puisque notre sujet transindividuel ne semble pas pouvoir articuler une vision du monde cohérente. Sans alternative de classe, notre sujet transindividuel se cantonne dans la résistance.

Nous pouvons donc affirmer que grâce à la pensée de Goldmann, les "Lots of Plastic People", les "May Day", les "No Dictature", les "Un silence comme un cri à l'envers", les "Nada", les "Liberate imagination" etc... perdent leur individualité et entrent, consciemment ou non, dans notre sujet transindividuel. En conséquence, les graffiti, bien que sans propriétaires, sont loin d'être anonymes. Leur auteur réel est un sujet transindividuel.

Mais il est illusoire de croire qu'une seule démarche puisse fournir toutes les réponses. Bien sûr, Goldmann nous procure tout un appareil de mise en contexte; de l'histoire matérielle des doctrines jusqu'aux éléments de structure. Mais cet appareil de mise en contexte, quand on l'applique à un phénomène tel que le graffiti, laisse paraître quelques difficultés. Il faut prendre garde cependant de les imputer trop rapidement à une carence inhérente à la logique de Goldmann. Cette remarque, nous nous l'adressons en regard de la difficulté que nous éprouvons à établir un lien direct entre les paramètres économiques et le type d'allusions que l'on retrouve dans le message des graffiti. Nous admettons que la causalité pose de sérieux problèmes particulièrement lorsqu'on traite des éléments structurels. Mais nous croyons qu'il en va autrement au niveau conjoncturel. Bien que très délicat à établir, ce lien entre la situation économique et l'inspiration des auteurs de graffiti nous semble être intuitivement apparent. La difficulté que nous éprouvons à mettre ce lien en relief serait alors plus imputable à notre façon d'adapter méthodologiquement la proposition de Goldmann au phénomène du graffiti, qu'aux énoncés mêmes de ce dernier. À nous alors d'approfondir notre approche.

À notre avis cependant, il existe une lacune dans l'énoncé de recherche que nous avons emprunté. Elle s'apparente en un sens à la problématique que nous venons d'aborder puisqu'il s'agit de l'absence de directives concernant l'analyse du discours. Dans le cas qui nous préoccupe, nous dirions du texte "graffitaire". Nous pensons aussi bien à son processus d'énonciation qu'à ses composantes idéologiques. Loin de mettre en péril le projet de Goldmann, ces recherches viendraient ajouter de la substance, de la texture à la grille d'analyse déjà existante. L'analyse du processus d'énonciation fait certes naître un affrontement entre l'individuel et le transindividuel. Une typologie des messages et des énonciateurs fournit l'image d'une certaine diversité. Le vague relatif à l'anonymat se voit toutefois diminué. L'anonymat individualisé persiste mais on peut préciser un anonymat groupusculaire, poétique, politique, etc... C'est alors une vision plus exacte du sujet transindividuel qui est disponible. Loin d'affaiblir les

propriétés du sujet transindividuel, nous acceptons la diversité, améliorant ainsi les chances de mieux saisir la complexité de la conscience possible véhiculée par ce collectif.

L'analyse des composantes idéologiques quant à elle voudrait dans un geste dialectique, mesurer l'épistémé dominant pour reprendre le concept énoncé par M. Foucault, L'archéologie du savoir (1969)³. Cette mesure de l'épistémé dominant veut d'une part renforcer le caractère d'opposition déjà observé et d'autre part prendre en considération une remarque fort importante énoncée par P. Bourdieu dans La distinction: critique sociale du jugement (1979)⁴.

"C'est au point de passage entre l'expérience et l'expression que se situe l'intervention des producteurs professionnels de discours; c'est là que s'instaurent les relations entre les professionnels et les profanes, les signifiants et les signifiés; les dominés qui ont partie liée avec la conscience, c'est-à-dire avec le langage, sont à la merci des discours qu'on leur propose, risquant de ne sortir de la doxa que pour tomber dans l'allodoxia, dans toutes les fausses reconnaissances que favorise le discours dominant;"⁵

La tâche consiste alors à scruter les énoncés de notre corpus en fonction d'une certaine allodoxia. Cette procédure ne vient que préciser la façon d'envisager les diverses idéologies rencontrées. Tout cela évidemment afin de permettre d'évaluer avec plus d'exactitude la fameuse conscience possible.

Assez paradoxalement, cette lacune chez Goldmann gravite autour du même concept qui en fait sa force; c'est-à-dire l'expression cohérente d'un sujet collectif, expression qu'il souhaite la plus généreuse possible. Cette absence ou cette lacune s'explique peut-être vu l'insistance de Goldmann à nous transmettre la nécessité de dépasser le stade de la conscience réelle. Et, en aucun cas, ces apports méthodologiques ne doivent voiler le projet collectif et cette aspiration vers le possible que nous propose Lucien Goldmann.

NOTES DE LA CONCLUSION

- 1) Cette absence d'alternative, nous ne sommes pas les seuls à la constater. Des auteurs d'un militantisme reconnu, notamment Yvon Charbonneau, Gérald Larose, Jean-Robert Sansfaçon, Pierre Vallières et Andrée Bertrand Feretti se sont regroupés autour de Nicole Laurin-Frenette et Jean-François Léonard pour écrire un volume au titre très significatif: L'impasse.

Nicole Laurin-Frenette, Jean-François Léonard et al. L'impasse: enjeux et perspectives de l'après-référendum, Montréal, Matériaux/Nouvelle Optique, 1980, 162 p. Une table ronde dans Vie Ouvrière reprend le même thème.

"Le P.Q. est mort, les M-L sont morts, vive...?" Vie ouvrière, No 170, mai-juin 1983, pp. 46-48.

Pierre Milot, dans une entrevue avec J.-M. Piotte, touche également à ce problème. Piotte prend garde de bien relativiser une certaine crise du marxisme. Cette crise il la situe en France, lieu où un certain structuralisme a pendant longtemps été le modèle de réflexion. Le contre-coup de cette crise se manifeste selon Piotte également au Québec, vu les liens étroits qui s'établissent entre les deux communautés. Cette crise, précise Piotte, ne se manifeste nullement dans les pays d'Amérique latine.

Pierre Milot, "Entrevue avec Jean-Marc Piotte, Les Pays du "Socialisme réel" et la crise du marxisme", Les Cahiers du socialisme, No 9, hiver 1982, pp. 132-142.

Piotte fait également allusion à ceux qui ne comprennent le changement que par mimétisme d'un modèle qu'ils espèrent parfait, sans faille, sans contradiction. Cette absence de maturité politique il la retrouve chez les "nouveaux philosophes", notamment chez Glucksman, un ancien maoïste.

- 2) Lucien Goldmann, La création culturelle dans la société moderne, Paris, Denoël/Gonthier, 1971, p. 30.
- 3) Michel Foucault, L'archéologie du savoir, Paris, Gallimard, 1969, p. 275.
- 4) Pierre Bourdieu, La distinction: critique sociale du jugement, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979, 670 p.
- 5) Idem, p. 538.



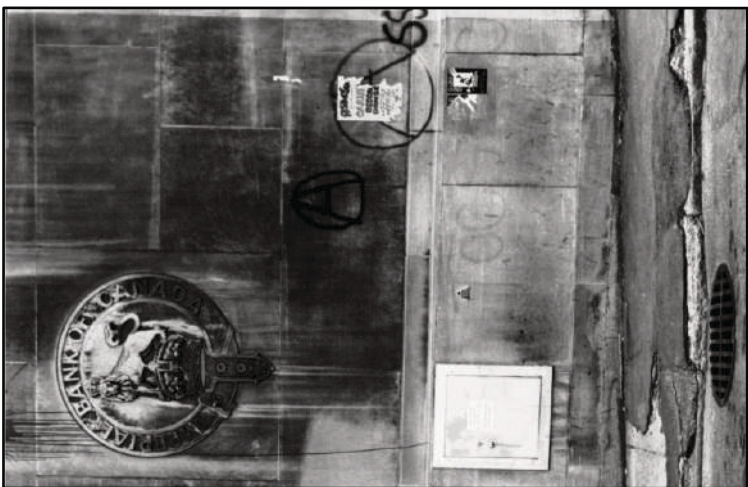
ANNEXE

ANALYSE DÉTAILLÉE

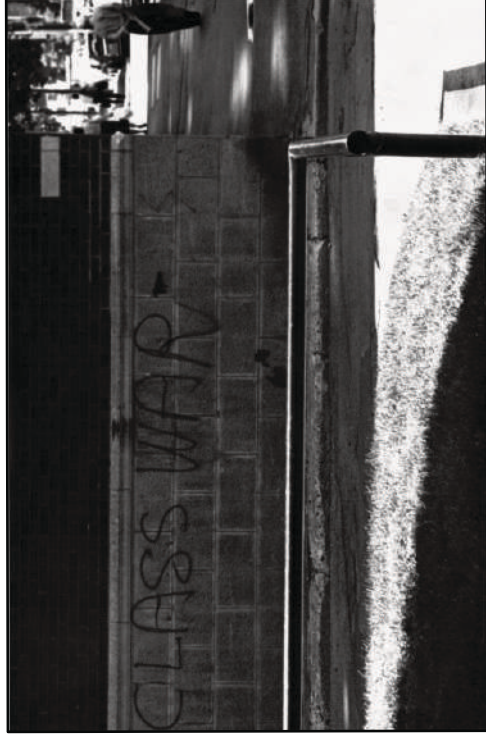


Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
1) A l'Attack A	Le graffito exprime un certain antagonisme, mais on ignore envers qui. En supposant que le A indique le point de vue d'un anarchiste, l'antagonisme est dirigé vers l'état et toute forme de pouvoir opérant une contrainte sur l'individu.	On perçoit un désir de changement mais on ignore lequel.
2) Annulons A		Par sa mise en contexte: l'élection politique tenue dans le comté de St-Jacques (élection provinciale), on peut conclure au rejet du jeu électoral dans notre système politique.
3) Répression A	Celui-ci devient en quelque sorte le corollaire du premier graffito. L'auteur sent peser sur lui diverses formes de pouvoir.	Les aspirations voulues par l'auteur ne sont peut-être pas acceptées actuellement dans notre société.

NO DICTIONARY
A



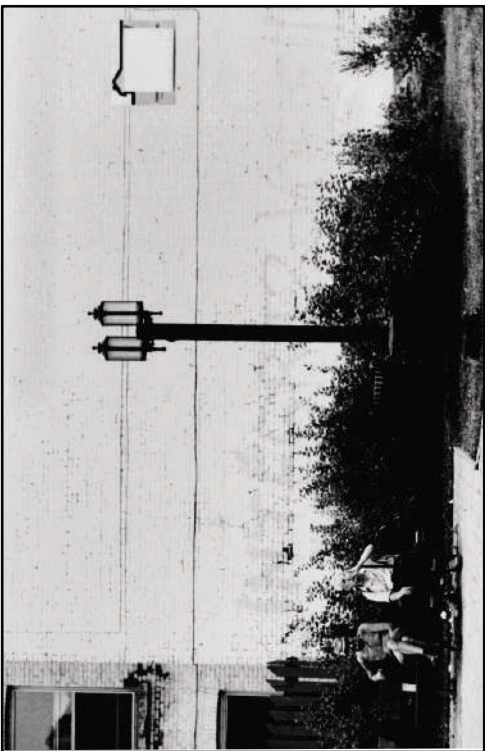
	Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
4) ASS A	Doit-on lier cette insulte aux diverses prises de contrôle effectuées par les banques dues aux nombreuses faillites? Ou bien aux hauts taux d'intérêts encore tout récemment exorbitants? Ou encore à ces deux phénomènes conjugués?	Indique une position d'opposition au capital bancaire.	Veut-on reformuler une vie sociale sans la griffe du capital bancaire?
5) No Dictature A		Dénote une opposition à la concentration du pouvoir dans les mains d'un individu ou d'un groupe restreint. Encore une fois il est difficile de déterminer par cette affirmation une relation avec les autres classes sociales car s'agit-il de l'opposition à un homme en particulier, comme le "président" Marcos, ou bien est-ce une allusion à la dictature du prolétariat ou encore à l'influence du grand capital?	À dictature le Petit Robert fournit les antonymes suivants: anarchie et démocratie. On ignore le choix et s'il s'agit d'une démocratie on ignore laquelle. Est-ce la démocratie actuelle ou la démocratie plébéienne que souhaite J. Berger par exemple? Voilà une affirmation que l'on pourrait qualifier de critique envers les gens qui se rassurent dans la conformité et suivent de trop près nos bâtisseurs d'opinion publique.



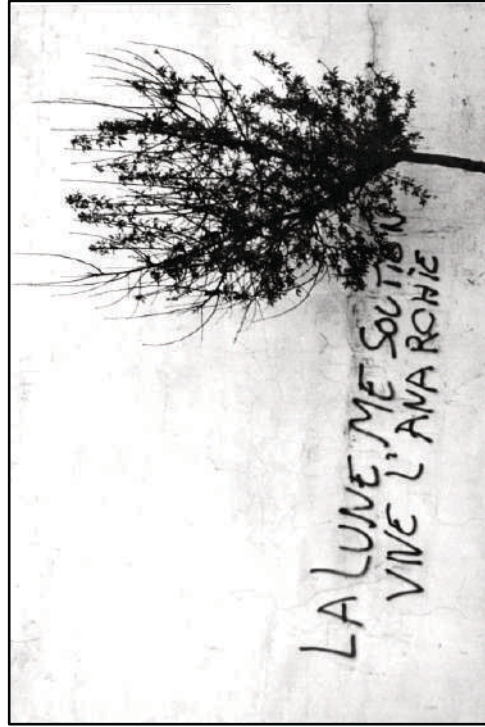
	Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
6) A gauche à droite en avant les Moutons A		Critique de l'attitude de la population québécoise. "Les moutons" nous semble être une métaphore des Québécois, vu notre fête nationale et notre patron.	
7) Artistes rentrez chez vous	Lorsque l'on connaît le niveau de pauvreté inacceptable qui frappe la communauté artistique dans une société dite développée, nous ne pouvons qu'établir un lien entre ce graffito et la situation économique.	Encore une fois nous sommes devant la difficulté de déterminer l'appartenance de classe de l'auteur et l'appartenance de classe des artistes. Il y a toutes les classes sociales dans la production culturelle. On ne peut donc parler de relation entre deux entités qui ne sont pas définies.	Sans contredit, voilà un réquisitoire pour améliorer les conditions de vie des artistes.
8) Class War		Voilà donc un message articulé contre les capitalistes et les exploités.	Abolition des classes ou lutte des classes. Une nuance existe pour déterminer la conscience possible.



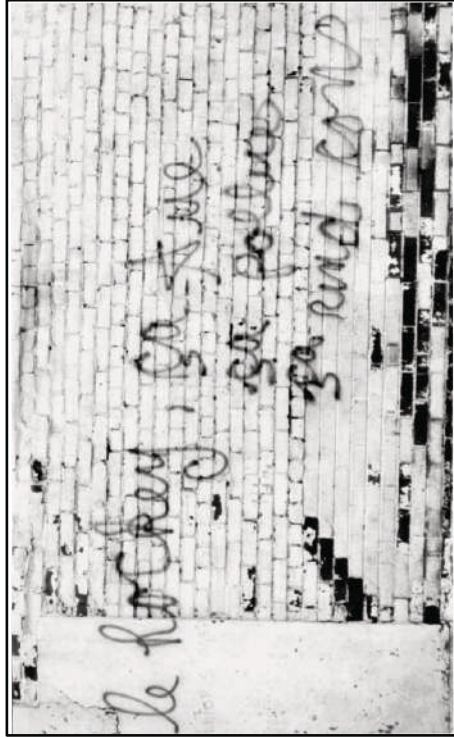
	Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
9) Dead Kennedys	Voilà un graffiti qui peut être considéré comme ayant une valeur marchande puisqu'il se trouve lié au puissant marché du spectacle nord-américain.	Voilà une des rares images qui joue un rôle actif dans la production. Elle possède un rôle de promotion d'une valeur marchande. Dans ce cas-ci, il s'agit du domaine culturel.	
10) Death to Fascism in Iran		Attaque directe contre une oligarchie située à l'extérieur du pays.	
11) Dont' Ever Work	La réplique "Dont Eat" situe la discussion en un sens dans le domaine économique. En effet, c'est une allusion indirecte au pouvoir d'achat.		Cette allusion à l'exploitation (travailler, c'est se faire exploiter) est une autre incitation à la reconstruction d'un monde avec une relation au travail différente.
12) Écrire la Ville	Nous constatons l'état lamentable du mur. C'est un indice certain de pauvreté. Le choix de l'auteur du graffiti ne semble pas être dû au hasard.		Cette affirmation demeure énigmatique. Mais un rapprochement pourrait s'établir avec le concept plus articulé d'Henri Lefebvre: Le droit à la Ville. ¹



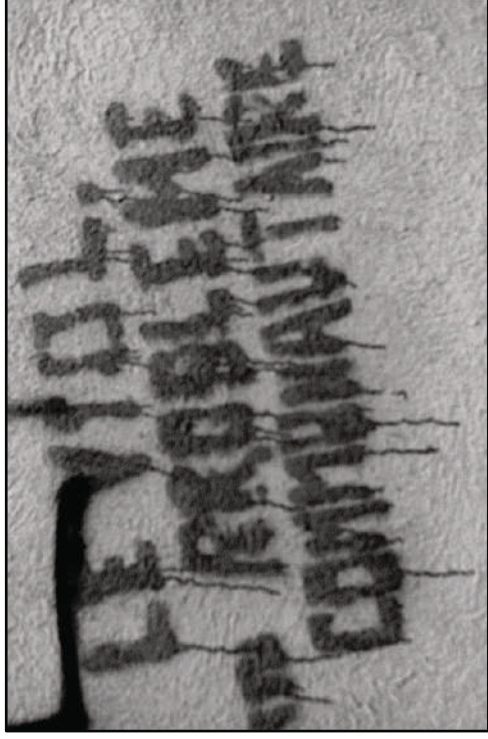
Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
13) Herds of Credits	Ici aussi il nous est impossible de définir une appartenance de classe. Encore moins d'en établir la relation.	Le point de vue des "Radical Sheep", par la provocation, pourrait être un appel à la reconsidération du rôle, du statut, de la vie des femmes dans notre société.
14) Hords of Sheep (Peu lisible)	Cette fois c'est l'image qui est plus que significative. Elle nous indique en effet qu'il y a un propriétaire au mur. Et que pour lui n'importe lequel graffito est un geste agressif. Ça c'est un indice certain sur la relation avec les autres classes.	
15) Intégrez-vous	Commentaire raciste. Il nous est fort difficile d'y greffer une classe sociale précise.	Triste exemple des limites de la conscience.



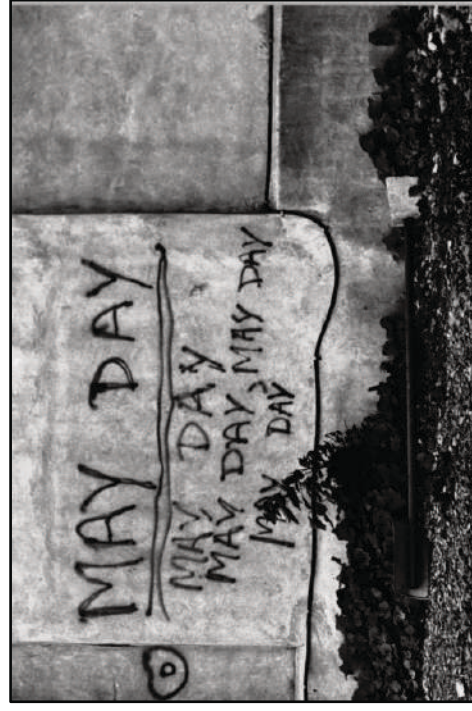
	Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
16) K.G.B.			Le K.G.B. mis en contraste avec les fleurs indique peut-être le rejet du modèle soviétique comme alternative à notre situation socio-politique.
17) La lune me soutien		Profession de foi anarchiste.	On peut y voir le constat de l'absence de consensus social sur le point de vue anarchiste.
18) La Mort	La pauvreté de l'homme assis à droite ne fait aucun doute, l'espace que lui réserve la société semble s'accorder avec son statut social.		C'est un point de vue que de plus en plus d'adolescents partagent... (Statistique de suicide chez les adolescents).



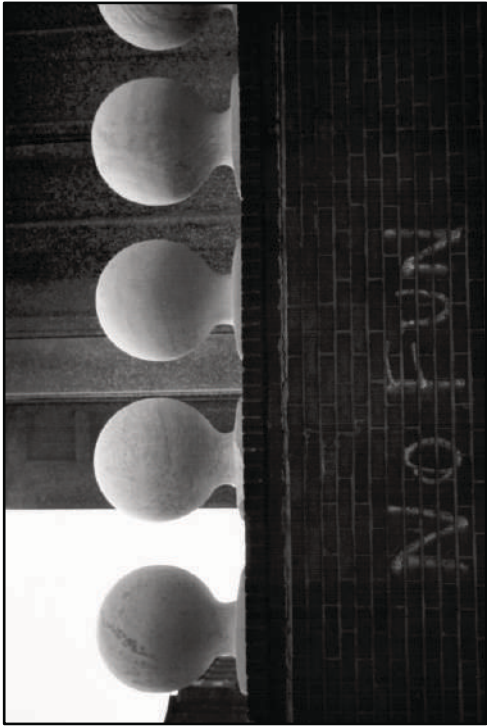
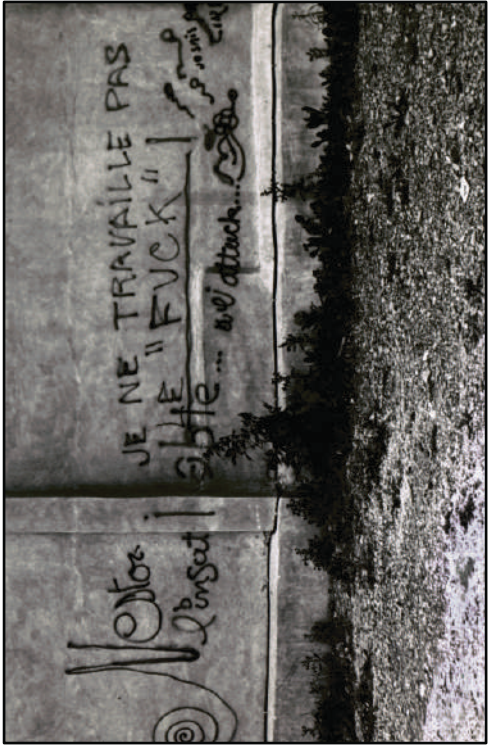
Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
19) Landlord Must Die T	Voilà un exemple qui illustre bien que le corpus n'est pas homogène dans sa thématique lorsqu'on l'examine sous l'angle de sa relation avec les autres classes. L'un est engagé et s'oppose au représentant du propriétaire. Un autre arrive et tourne la première affirmation en gag.	Le droit au logement est loin d'être acquis pour tous. C'est ce droit qui est revendiqué.
20) Le Hockey, Ça tue ça pollue...	Qui sont les gens qui jouent au hockey ou qui l'écoutent?	Le cartel sportif joue un rôle déterminant dans ce que l'on pourrait appeler l'idéologie dominante. La carrière de Serge Savard est assez révélatrice. Derrière tout cela, il y a une reconsidération de la performance.
21) Lettre à Jean Drapeau		"Le Bonhomme Social arrive en Ville". Montréal doit exister pour les citoyens. Les réclamations en faveur d'une réorganisation de la vie urbaine s'accumulent.



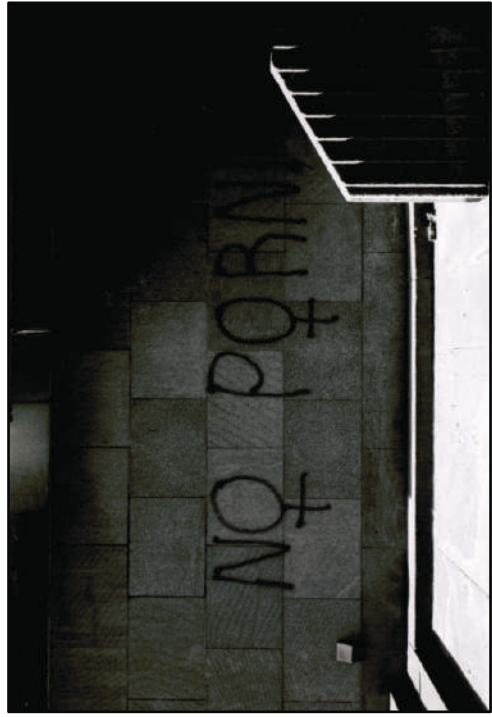
Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
22) Le viol un problème communautaire	Toujours difficile d'y définir une appartenance de classe.	Une vie meilleure, saine, sans danger pour les femmes est une aspiration qui après des siècles de développement demeure encore non atteinte.
23) Liberate Imagination		Libérer l'imagination c'est aussi lui donner les moyens de vivre, d'exister au delà des contraintes matérielles.
24) Lots of Plastic People		Allusion à la conscience réelle des gens. Nous ne pouvons nous empêcher d'établir une référence à l'univers disco, sa mode, sa superficialité.



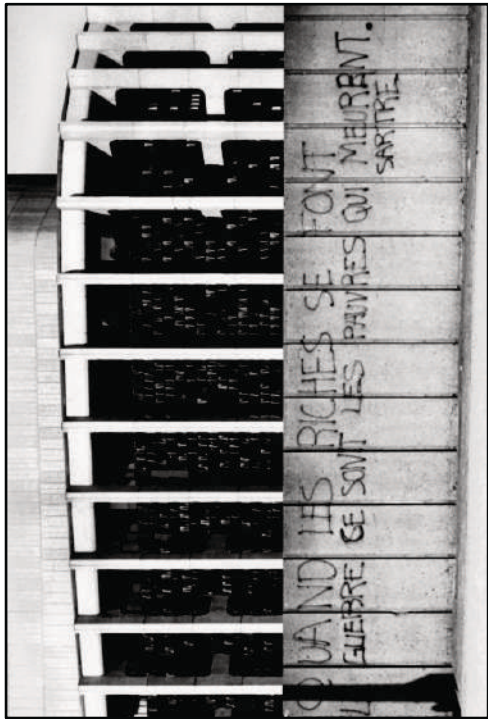
	Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
25) Money Box Money Sucks	L'allusion, bien qu'indirectement reliée au pouvoir monétaire, ne commente pas une situation économique. Le commentaire porte sur un mode de perception.	Par "It is Your Land" l'auteur interpelle tout spectateur qui n'est pas dans l'activité de perception ou implique dans le pouvoir municipal. L'articulation de la thématique ne se relie toujours pas à une classe sociale bien précisée bien qu'elle fasse allusion au pouvoir politique.	Le droit à la ville surgit à nouveau.
26) May Day, May Day			Le jeu de mots (un jour de mai) connote l'angoisse de l'aliénation.
27) Missile-Aneous Madness			Le danger de la nucléarisation refait surface.
28) Nada			A nos yeux, ce graffiti demeure explicite: "Nada" c'est hurler un malaise. Ce malaise, Lukacs l'a abordé en parlant de la théorie de la réification.



	Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
29) Nestor l'insatiable	Je ne travaille pas pourrait être une allusion au taux de chômage; cependant, la présence d'un magasin de fourrure laisse aisément croire à un autre genre d'allusion.		Cette image fait donc référence à l'abattage des phoques et son exploitation commerciale pour la fourrure. Voilà une vision écologique. L'autre phrase qui nous trouble c'est "Je sais pas lire". Qui incite Nestor à faire ce commentaire? Le graffiti exige que l'on sache écrire et lire. ² Une étude ³ faite par le collectif du théâtre Parminou indique que 250,000 personnes sont analphabètes au Québec. Cette estimation correspond à celle de la D.G.M.E.
30) No Fun	Ce graffiti et le suivant sont des indices qui commentent une conjoncture difficile.		
31) No Future	Les murs en général sont indicateurs de richesse et de pauvreté. Sans pouvoir établir de lien direct (un riche propriétaire peut laisser dépérir une maison louée), nous		



	Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
31) No Future (suite)	pouvons à tous le moins établir une notion d'inégalité de bien-être. Le texte quant à lui, peut être un sérieux indice de la situation totalement bloquée pour les jeunes qui font face à un taux de chômage dramatique.		"No Fun" et "No Future" sont à notre avis des indices d'aliénation et de réification.
32) No Nuke			La question nucléaire est à nouveau commentée.
33) No Porn	Rappelons-nous seulement que la pornographie est une industrie fort lucrative.	Toujours le problème d'identification de classe et d'identification de relation avec les autres classes.	
34) No Porn			La situation de l'amélioration de la condition féminine est abordée cette fois sous le biais de la pornographie.



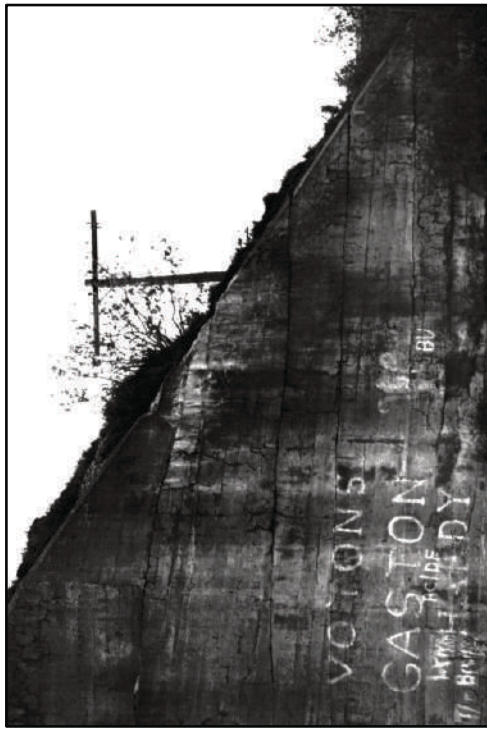
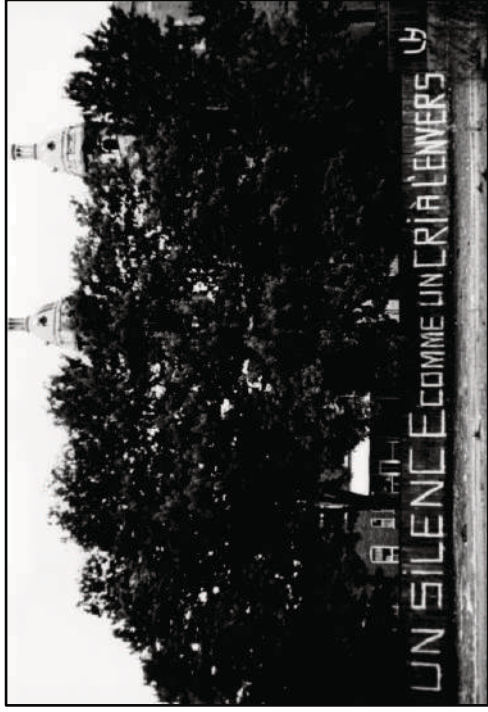
	Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
35) Phégma Oxy 5			Écrire un nom que l'on se choisit, l'écrire en un lieu public c'est aussi vouloir exister.
36) Quant les riches se font la guerre...		Dans ce cas-ci les relations avec les autres classes sociales ne sont pas ambiguës. La luminosité des écrits de Sartre inscrit le graffiti dans le refus de l'exploitation de l'homme par l'homme. C'est une prise de position très nette contre le grand capital.	Si ceux qui payent pour les guerres avaient leur mot à dire, il y en aurait peut-être moins. C'est le corollaire qui découle du graffiti.
37) Qui penses-tu être?			C'est un peu la question que nous posons au sujet transindividuel. C'est une forme de métalangage sur le graffiti.
38) Rape is a community problem			Idem 23.



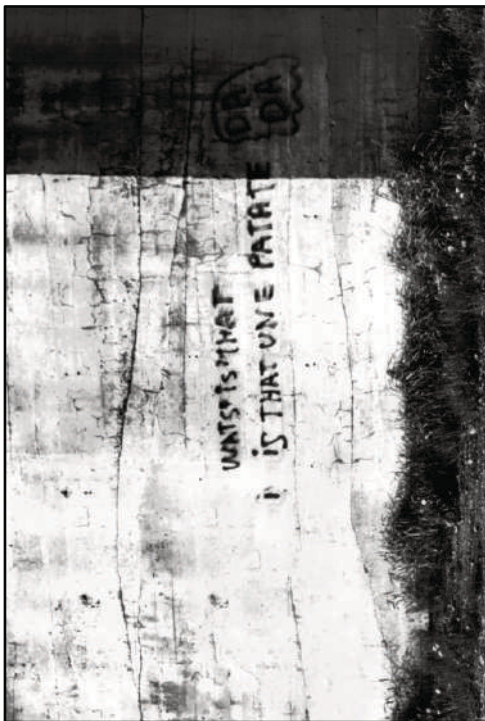
	Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
39) Rayer Ciel de mes Yeux	Pour Henri Lefebvre, la bourgeoisie utilise l'espace comme un instrument ayant plusieurs fins... Ce qui entraîne très souvent dit-il, un développement anarchique de l'espace...		Cet autre commentaire sur le milieu urbain interpelle son auditoire, l'implique dans sa problématique et en un sens veut le forcer à réagir. L'auteur veut élargir la conscience réelle de son auditoire.
40) Reality			Une indication de sens unique installée sur un campus universitaire c'est courant. Avec "Reality" dessus, l'étudiant se voit invité lui aussi à élargir par la pratique, le champ de sa conscience.
41) Rich	Une fois de plus, l'allusion à la richesse des autres n'est pas une illustration des déterminismes économiques. Il s'agit tout de même d'un constat d'inégalité.	Mais rien de plus qu'un constat...	



	Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
42) Sévices d'usure			Dire qu'il s'agit d'un commentaire sur l'environnement urbain pourrait être une hypothèse à envisager. L'image en tout cas, semble appuyer cette hypothèse.
43) The Medium is the Message			L'allusion à McLuhan va-t-elle au-delà du jeu de mots? Est-ce la critique d'un certain académisme? Nous ne possédons pas d'indications suffisantes pour soutenir une quelconque interprétation.
44) The Queen		Prise de position sur la monarchie, contre la monarchie?	
45) The Living will Envy the Dead			Cette phrase choc de Khrouchtchev appuie les revendications des mouvements pacifistes. La conscience possible d'ici semble devenir la conscience réelle dans certains pays européens. 95



	Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
46) Un silence comme un cri à l'envers	Les trois graffiti qui suivent peuvent s'interpréter comme des commentaires envers une société qui vit une crise économique. Probablement la pire pour les générations auxquelles sont susceptibles d'appartenir les auteurs.		Si le spleen est un malaise sans raison apparente, l'aliénation est liée aux conditions sociales et culturelles. La réification est liée de plus près selon certains auteurs au mode de production. C'est l'influence de ce dernier sur les deux autres que nous croyons observer ici dans les trois inscriptions.
47) Vie a problèmes			
48) Vive la mort	Le lien n'est pas explicite. Nous l'avons dit mais une chose demeure certaine: il s'agit bien de l'expression d'un sentiment qui va au-delà du spleen.		
49) Votons Gaston Hardy	Cette inscription-ci possédait également une valeur marchande. Elle faisait partie d'un système de propagande électorale.	Il s'agit de la seconde image qui possède un rôle dans la production. Bien qu'il ne soit pas question de bien matériel sa fonction s'y trouve indirectement liée. D'une part, parce que le pouvoir politique y est intimement relié dans notre structure économique. D'autre	Il est intéressant d'étudier en synchronie cette image. Elle fait en effet référence à une époque où la Révolution tranquille pointait son nez. Deux partis politiques polarisaient le débat. Cette inscription rejette le changement par le choix de son candidat.



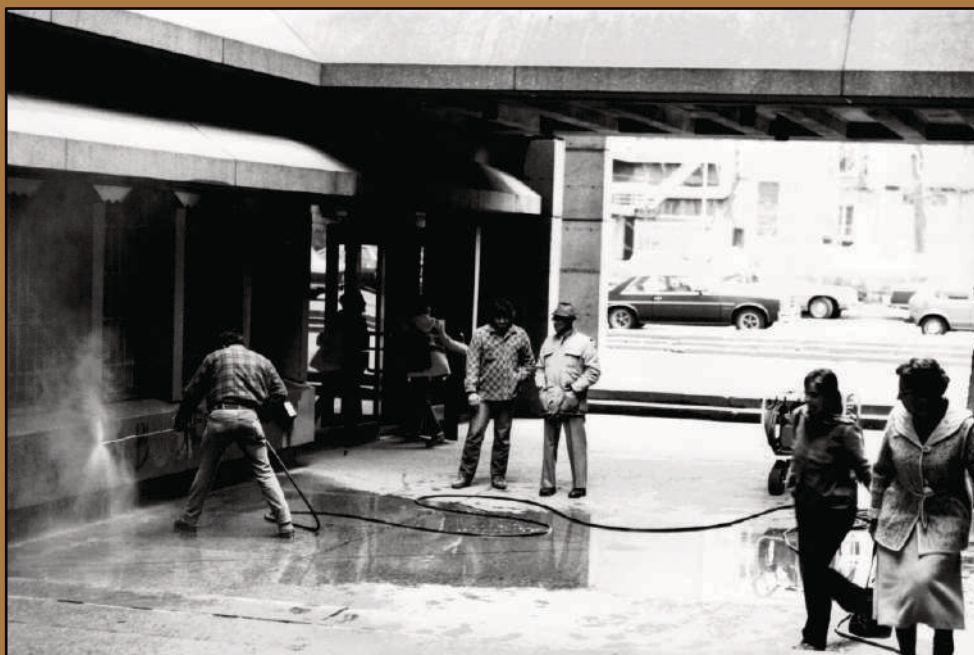
	Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
49) Votons Gaston Hardy (suite)		part, une valeur d'usage s'y trouve attachée puis- qu'elle participe à l'ob- tention et à l'exercice de ce pouvoir.	
50) Wat's is that is that une Patate			Nous avons finalement pu identifier qui avait rédigé cette inscription. L'adolescent qui nous a confié "avoir fait ça pour s'amuser" n'est pas du tout accepté par le milieu rural. Sans vouloir tom- ber dans le piège behavio- riste, rappelons-nous seulement que l'appar- tenance d'un sujet au sujet transindividuel ne s'effectue pas de façon consciente.

Déterminisme économique	Fonction historique des classes sociales	Conscience possible
-------------------------	--	---------------------

51) Woman Needs a Man like a Fish...		Des trois inscriptions, nous pouvons conclure à un affrontement afin d'établir un consensus sur la conscience possible.
--------------------------------------	--	---

NOTES DE L'ANNEXE

- 1) Henri Lefebvre, Le Droit à la Ville, Paris, Anthropos, 1960 et 1972.
- 2) Dans son livre, Hébert Kohl raconte qu'un adolescent lui demanda de lui enseigner à lire et à écrire. Plus tard, l'auteur constate que le jeune homme voulait ainsi pouvoir écrire sur les murs de son quartier et parler de lui. Hebert Kohl, Golden Boy as Anthony Cool: A Photo Essay on Naming and Graffiti, New York, Dial Press, 1972, 177 p.
- 3) Le théâtre Parminou, La situation des analphabètes au Québec, Étude non publiée. Cette étude voulait soutenir un projet de film sur la situation des analphabètes. Des raisons financières en ont empêché la réalisation.



Raymond Corriveau revisite ici une recherche effectuée il y a plus de 40 ans, *Le graffiti est-ce bien la communication anonyme ?* conserve pourtant toute son acuité. La méthode utilisée et le cadre théorique qui supportent cette démarche deviennent intéressants puisqu'ils témoignent du cadrage intellectuel de la pensée en communication sociale à une certaine époque. La quête d'unicité dans l'explication des phénomènes sociaux souligne peut-être, à sa manière, une des grandes carences de la discussion actuelle. Aujourd'hui, comme jadis, on s'efforce pourtant de faire disparaître cette parole indocile.

© Les éditions de la profondeur de champ



© Photographies

Raymond Corriveau

www.raymondcorriveau.wordpress.com



Libre accès n'est pas libre de droits